



LE PETIT PATRIMOINE

de Gaillard



LES ÉLÉMENTS DU "PETIT PATRIMOINE LOCAL" – ORATOIRES, CROIX, BOURNEAUX, FONTAINES, AINSI QUE LES PETITS ÉDIFICES À USAGE COLLECTIF COMME LES FOURS À PAIN OU LES MOULINS – SONT SOUVENT IMPLANTÉS AU CŒUR DES ESPACES COMMUNS DES VILLAGES.

Les églises, croix et oratoires témoignent de la profonde ferveur religieuse qui imprégnait la société traditionnelle. Parmi les constructions les plus essentielles à la vie communautaire figuraient la fontaine et le four : la première servait de lavoir pour les femmes, tandis que le second était utilisé par les hommes pour la cuisson du pain.

Ces lieux de partage jouaient un rôle central dans la vie sociale du village, devenant de véritables pôles de sociabilité. Dans bien des cas, une chapelle, construite à proximité immédiate de ces équipements collectifs, venait compléter cet ensemble.

Aujourd'hui, bien que leur nombre ait diminué, ces éléments nous rappellent les modes de vie d'autrefois. Ils témoignent à la fois de la foi des habitants, des pratiques pastorales et communautaires, et des traditions qui rythmaient la vie rurale. Leur empreinte a durablement marqué le territoire et façonné les paysages que nous connaissons aujourd'hui.

Même si les usages qui leur donnaient sens ont disparu ou évolué, il est essentiel de préserver et de valoriser ce patrimoine discret mais chargé de mémoire.

C'est à la découverte de ces témoins du petit patrimoine gaillardin que nous vous invitons tout au long des pages de ce modeste ouvrage.

SOMMAIRE

- 04. L'Église Saint-Pierre de Gaillard
- 08. Les monuments aux morts
- 11. Les sculptures du cimetière
- 12. Les croix de mission
- 14. La fresque Pellos
- 16. Le cimetière des Autrichiens
- 18. Stèle du Lieutenant Yvan Génot
- 19. Stèle de René Cassin
- 20. Le champ de foire
- 21. Pierre de l'octroi
- 22. Le pressoir
- 23. L'abreuvoir
- 24. Les lavoirs
- 26. Le four à pain
- 28. Le carillon de l'Espace Louis Simon
- 30. Les écoles
- 33. Les ponts sur le Foron :
Ponts de l'Escalade, de Fossard
et de Souville
- 34. Les bornes frontières
- 37. « My way »
- 38. Le château - Pavillon
Stéphane Hessel
- 39. Les armoiries de Gaillard

Textes élaborés pour les Journées européennes du patrimoine des 20 et 21 septembre 2025 par les membres de la Commission patrimoine.
Photos : archives Mairie de Gaillard, Nadège Anchisi et Michel Ghersi
Mairie de Gaillard – BP 36 – 74240 Gaillard
mairie@gaillard.fr Tél. 04 50 39 76 30
Directeur de la publication : Antoine Blouin, maire de Gaillard
Design et mise en page : Kalistene
impression : Saxoprint
Tirage à 500 exemplaires
Dépôt légal : août 2025

Sources : L'art populaire en Savoie, Paul Dufournet, Ed. Christine Bonneton, 1981 • Les Sources régionales de la Savoie, Henri Raulin, ouvrage collectif sous la direction de Jean Cuisenier, Ed. Fayard, 1979 • Gaillard Contact 8 de 1979, article sur l'orgue de Gaillard, non signé • Gaillard Contact 69 de 1998, article sur l'orgue de Gaillard, Roger Guyon • Les Croix de Savoie, Jean-Pierre Trosset, Ed. J.-P. Trosset, Lépîn-le-Lac, 1993 • Van Gennep Arnold, La Savoie, Ed. Curandera – coll. Traditions, 1991 • Le cimetière des Autrichiens, Texte d'Erica Deuber-Ziegler mélangé avec le texte de Gilbert Taroni, le Dauphiné Libéré • Article Lieutenant Génot, Gaillard Contact 4 de 1978 • Article Lieutenant Génot, Marcelle Dupraz, Gaillard Contact 58 de 1994 • René Mossu dans les Secrets d'une frontière, document d'aujourd'hui, Ed. du milieu du monde • Dossier du Lt Yvan Génot, mémoire des hommes, Service Historique de la Défense, Caen, AC 21 P 192325 • Le champ de foire, texte de Marcelle Dupraz et Gilbert Taroni • Histoire de Bornes, Les frontières de Genève, Olivier Cavaleri, Ed. Slatkine • Promenades sur la Frontière Franco-Genevoise, Stéphane Bodénès, Ed. Slatkine • TOPO, Géomatique expert 62 avril-mai 2008, Genève et Savoie, une histoire, une frontière • Article Dauphiné Libéré du 14.6.2024 Couleur, poésie et mouvement : "My Way" montre le chemin.



L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DE GAILLARD

JUSQU'EN 1816, LES PAROISSIENS DE GAILLARD SE RENDAIENT À L'ÉGLISE DE THÔNEX POUR ASSISTER À LA MESSE. BIEN QUE THÔNEX AIT ÉTÉ RATTACHÉ À GENÈVE EN 1815, LES GAILLARDINS ONT CONTINUÉ D'Y ALLER.

À CETTE DATE, GAILLARD ÉTAIT RATTACHÉ À AMBILLY MAIS IL N'Y AVAIT PAS D'ÉGLISE À AMBILLY, LES AMBILLIENS ALLANT QUANT À EUX À LA MESSE À ANNEMASSE JUSQU'EN 1941. POUR LES GAILLARDINS, LEUR ÉGLISE ÉTAIT À THÔNEX.

Lors du Kulturkampf en 1870, dans ces temps de combats religieux où le Conseil d'État eut la main particulièrement lourde à l'égard des catholiques romains du canton de Genève, les nouvelles lois de 1873 et 1876 auront des répercussions dans beaucoup de communes. Ces lois se proposaient de réorganiser le culte catholique conservateur et fidèle à Rome en une église progressiste et nationale dont l'organisation s'inspirait largement des structures démocratiques protestantes.

Ainsi, les lois prévoyaient l'élection des prêtres par les fidèles, de même que celle d'un conseil supérieur de laïcs, calqué sur le Consistoire de l'église protestante et chargé de l'administration des biens paroissiaux. Aux termes des nouvelles lois, l'État ne reconnaissait que les paroisses qui acceptaient ces nouvelles dispositions et c'est exclusivement à elles qu'il attribuait la jouissance des lieux de culte. Mais l'élection des curés par les fidèles était si contraire à la foi des catholiques romains qu'elle ne rencontra auprès d'eux aucun succès.

En 1875, une loi du Grand Conseil fait supprimer tout quorum pour l'élection des prêtres et l'élection était considérée comme valable, quel que fût le nombre des électeurs.

À Thônex, le curé Rivollet avait rejeté la nouvelle organisation ecclésiastique et une élection fut organisée. Le 14 mai 1876, les auxiliaires du gouvernement y vinrent de bonne heure et firent "une immorale propagande" pour trainer les électeurs aux urnes. Sur 100 inscrits, ils en gagnèrent vingt, dont dix employés de l'État qui durent voter sous les yeux de leurs chefs, les dix autres étaient de Moillesulaz ou étrangers. Pas un seul électeur de la vraie paroisse de Thônex ne vota. Le Maire, François Duret, refusa énergiquement les clefs de l'église et fut destitué. M^{lle} Blanchard offrit sa maison pour la célébration des offices et l'habitation du curé.

Le Conseil municipal de Thônex protesta vivement, prenant un arrêté affirmant que "l'église et le presbytère de Thônex resteront



2 LE CHEMIN DE CROIX, DIRECTEMENT SCULPTÉ DANS LA PIERRE BRUTE

affectés à l'exercice du culte catholique romain professé jusqu'à ce jour par la grande majorité des habitants de la Commune". En outre, des négociations avec la commune de Chêne-Bourg eurent lieu pour que, moyennant dédommagement, les très rares Thônésiens schismatiques puissent fréquenter l'église de cette commune.

En 1876, on compte environ 1200 Gaillardins, presque tous catholiques.

Mais à la suite de ces problèmes, les Gaillardins se sont trouvés sans église. Le Chanoine Poncet, vicaire général d'Annecy, a écrit au gouvernement français, lui demandant de construire de nouveaux édifices sur son territoire. Le gouvernement a accepté et a fourni les fonds nécessaires pour la construction.

Le 20 mai 1876, le Gouvernement français a érigé la paroisse de Gaillard avec l'évêque d'Annecy, Monseigneur Claude-Marie Magnin.

Le premier curé de Gaillard, le Révérend Jean-Auguste Arpin, vicaire à Viuz-en-Sallaz, fut nommé le 22 mai 1876.

La construction de l'église de Gaillard a été décrétée le 20 septembre 1878. Elle s'est faite sur les plans d'Eugène Denarié, architecte diocésain, par Albert Monfort, un entrepreneur d'Annemasse. Elle est de style néo-gothique.

Les travaux commencèrent le 1^{er} avril 1879. La pose de la première pierre eut lieu le 18 mai 1879. Cette pierre de grès repose sur le socle de granit placé à droite en entrant par la porte latérale située à l'est. Les travaux furent achevés le 24 octobre 1880 avec la bénédiction de l'église.



4 LES VITRAUX, DE E. RAULT



6 L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DE GAILLARD



1 AUTEL DE CONSTANT DEMAISON

La construction du presbytère a été décrétée le 18 février 1880 et s'est achevée le 12 juillet 1881, l'architecte et l'entrepreneur étant les mêmes que pour l'église.

La consécration solennelle de l'église de Gaillard, que l'on appelle également dédicace, eut lieu le 26 mai 1890 par Monseigneur Isoard, évêque d'Annecy. Les reliques scellées dans le "tombeau" du grand autel sont celles des Saints Clefs et Clément. En souvenir de la paroisse de Thônex, le patron de la paroisse de Gaillard est Saint Pierre apôtre dont l'église célèbre la fête le 29 juin.

La construction et l'aménagement de l'église ont coûté 94'871 francs 40, y compris l'achat du terrain du cimetière de 40 ares (la partie ancienne). Les subsides accordés par l'État s'élevèrent à 80'900 francs, le Conseil municipal a versé 5'781 francs 40 et les fidèles 8'190 francs.

Les travaux de réfection de la flèche du clocher furent exécutés en 1930 puis en 1976. La couverture de l'église a également été refaite en 1976 puis en 2005. La croix du clocher pèse 100 kilos, elle a été descendue et remontée à chaque réfection.

C'est en 1950 que le crépissage extérieur a été effectué. Il a été pris en charge par la commune. Le crépissage intérieur, confié à une entreprise d'Ambilly, ainsi que le rhabillage des voûtes et la peinture furent financés par la paroisse qui procéda pour ce faire à une souscription publique.

En 1953, Constant Demaison exécuta le grand crucifix qui était au fond de la nef, derrière l'autel. L'autel lui-même est décoré d'un panneau de bois sculpté par le même artiste, représentant au centre la remise des clefs par le Christ à Saint Pierre en présence de tous les apôtres¹. Il a également

sculpté le chemin de croix, directement dans la pierre brute.² On lui doit aussi les bancs et les fonts baptismaux.

Le 24 juin 1979, inauguration d'un orgue à 2 claviers de 56 notes, 1 pédalier de 30 notes, 18 jeux ou registres, 1288 tuyaux dont 60 en façade, réalisé par Pierre Saby, facteur d'orgues à Saint-Uze. Cet orgue a été construit par souscription publique.

La rénovation extérieure de l'église a eu lieu en 1964.

Une rénovation intérieure a été décidée le 3 juin 1991 par le Conseil municipal pour un coût approchant les 3 millions de francs, l'architecte étant M. Mengus. La cérémonie officielle d'inauguration a eu lieu le 26 juin 1993.

Depuis la dernière rénovation intérieure, achevée en 1993, une chapelle consacrée à la Vierge a été aménagée, côté droit du chœur.

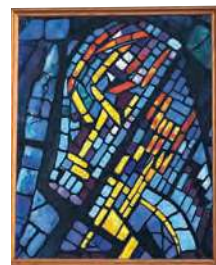
Six grands tableaux, qui évoquent les Mystères sacrés, peints à l'huile par Robert Mestelan, d'un style mi figuratif, mi symbolique, habillent les murs des transepts.³

Des vitraux d'intense luminosité représentant des vagues montantes bleues, couleur de l'âme vitale, explosent en jaune et or ou en rouge, couleur du cœur et de la grâce divine. Des flammes multicolores animent l'espace au gré de la lumière du jour. "À la porte, les douze flammes font tomber sur le pécheur l'aide du Saint-Esprit. Réflexion et création de E. Rault".⁴

Depuis 2004, deux statues ont été érigées sur les piliers encadrant la porte d'entrée: l'une représente Saint Pierre patron de l'église et la deuxième, Saint François de Sales patron du diocèse. Elles sont l'œuvre du sculpteur Alain Dumas.⁵

Une rénovation extérieure a eu lieu en 2006. Une réflexion a été engagée au sujet de l'œil de bœuf, resté vide depuis la construction de l'église: tout laisse à penser que la commune et le diocèse étaient si pauvres que l'on avait laissé pour plus tard la pose de l'horloge. Mais depuis 2007, l'horloge a enfin été ajoutée...⁶

5 SAINT PIERRE PAR LE SCULPTEUR ALAIN DUMAS



3

LES MYSTÈRES SACRÉS, PEINTURES A L'HUILE PAR ROBERT MESTELAN

5 SAINT FRANCOIS DE SALES SCULPTÉ PAR ALAIN DUMAS



L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DE GAILLARD

**UNE CLOCHE, D'UN POIDS DE 800 KILOS, A ÉTÉ INSTALLÉE
DANS LE CLOCHER DE L'ÉGLISE LE DIMANCHE 1^{ER} JANVIER 1882.**

ELLE A ÉTÉ COULÉE À QUINTAL PRÈS D'ANNECY EN 1881 PAR
LES FRÈRES BEAUQUIS, BEAUX-FRÈRES DE JEAN-PIERRE PACCARD
(UNE DES SŒURS BEAUQUIS ÉTAIT MARIÉE AVEC CE DERNIER).

En 1950, la maison Paccard d'Annecy a procédé à l'électrification de la cloche de Gaillard. Lors de l'inauguration d'une cloche d'église, l'usage veut qu'une cérémonie religieuse lui soit consacrée, appelée "baptême", "bénédiction" ou "consécration" (si le rite des diverses onctions aux huiles saintes est accompli), durant laquelle un prénom est attribué à la cloche. La tradition considère en effet la cloche comme une personne, et lui affecte un parrain et/ou une marraine.

La cloche de Gaillard a été bénie le 1^{er} janvier 1882 par Monsieur Joseph Levret, curé archiprêtre d'Annemasse. Elle s'appelle Jeanne-Françoise selon l'inscription portée sur l'épaule de la cloche (dédicace) en latin: "*Ego catholici romani gaillard populi filia joanna francisca vocor quod nominem mihi indiderunt patrinus joannes naly et matrina francisca fossez anno domini 1881 tunc parochiam regebat augustus arpin civitati procerant joannes colliard ejusque collega joseph bene Fonderie de quintal près annecy beauquis frères 1881.*"

Soit en français :

"Moi, fille de la population catholique romaine de Gaillard, je m'appelle Jeanne-Françoise. Ce nom m'a été donné par (mon) parrain Jean Naly et (ma) marraine Françoise Fossez l'an du Seigneur 1881. Auguste Arpin était alors curé de la paroisse. Jean Colliard et son collègue Joseph Béné étaient les magistrats de la cité. Fonderie de Quintal près d'Annecy Beauquis frères 1881."

(relevé de Roger Guyon-Gellin du 18.8.2008. Un grand merci à Daniel Hameline pour la traduction)

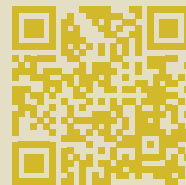
Dans cette dédicace sont cités Jean-Baptiste Colliard, maire de Gaillard de 1881 à 1888 et Joseph Béné son premier adjoint de 1881 à 1884. On cite également Jean Naly, premier adjoint de Jean-Baptiste Colliard de 1885 à 1888, puis maire de 1888 à 1898 et Françoise Fossez, célibataire, native de Gaillard et décédée le 2 mars 1900 à 79 ans. On ignore qui était Françoise Fossez, mais on suppose qu'elle a dû contribuer financièrement à l'achat de la cloche.



La Cloche

La Jeanne-Françoise est de note fa dièse 3; elle sonne en rétrograde.

Système rétrograde : le battant frappe le bas de la pince et reste en contact avec elle. On observe un balancement lent de la cloche de volée et un balancement lent du battant. La cloche présente généralement un mouton de forte dimension. On dit que le joug est équilibré car il fait le même poids que la cloche. Son joug est en bois.



ÉCOUTEZ LA JEANNE-FRANÇOISE
[HTTPS://YOUTU.BE/5R1ESVRDDXC](https://youtu.be/5R1ESVRDDXC)
OU EN SCANNANT CE FLASH CODE

L'Orgue

**LE PREMIER HARMONIUM
DE L'ÉGLISE AVAIT ÉTÉ ACHÉTÉ
540 FRANCS ET UN TRIBUNAL
DE LA PÉNITENCE (CONFESSIONAL)
ACQUIS POUR 200 FRANCS,
PRIX QUI LAISSE SONGEUR, MAIS LÀ
IL S'AGISSAIT DE FRANCS-OR...**

**LE 13 FÉVRIER 1978, QUELQUES
PERSONNES SE RÉUNISSAIENT
AUTOUR DE L'ABBÉ BOUCHEX
POUR ÉTUDIER LA POSSIBILITÉ
D'ACQUÉRIR UN ORGUE.**

Attache prise avec le responsable diocésain de la musique sacrée pour le choix et la composition de l'instrument, une rencontre avait lieu le mois suivant avec Henri Saby, facteur d'orgues à Saint-Uze (Drôme), qui bénéficiait de sérieuses références.

L'importance de la réalisation, depuis la signature du devis jusqu'à la gestion de l'instrument, a amené le groupe à créer une association loi 1901. Le 21 juin 1978, "l'Association Chœur et Orgues" est née.

Outre la souscription publique, le Conseil municipal a également attribué une subvention à cette jeune association.

Le facteur d'orgue s'est tout d'abord occupé des questions de mécanique (construction de la charpente métallique destinée à supporter l'ensemble, confection des sommiers en chêne, élaboration des transmissions). Il a ensuite fait appel au

tuyautier qui a fourni toute la tuyauterie, composée de 1238 tuyaux de tailles et de formes diverses, en étain, cuivre et bois. Les premiers essais de moteur eurent lieu en atelier puis vint le grand jour.

Le 18 avril, le squelette de l'orgue fut transporté en semi-remorque jusqu'à Gaillard. Une dizaine de personnes ont été nécessaires à son transfert dans l'église et il a fallu un engin mécanique pour hisser la charpente métallique dans le chœur. Une équipe de trois compagnons a commencé alors le montage. Puis les charpentiers sont arrivés pour doter l'orgue de sa parure de chêne clair que l'on appelle buffet. On assista à la mise au point de la console, véritable centre nerveux de l'instrument.

L'orgue prend maintenant forme. Des enseignants font visiter le chantier à leurs élèves: ils découvrent les layes où est emmagasiné l'air pulsé par le moteur ventilateur, les soupapes qui autorisent le passage de l'air vers les gravures, la table percée de trous, les registres (coulisses mobiles percées elles aussi de trous qui pourront être mis en coïncidence avec ceux de la table et permettre ainsi à l'air d'animer tel jeu que l'organiste a décidé de faire chanter).

Ils s'émerveillent devant le complexe dispositif de traction mécanique permettant, à l'aide d'une tringlerie articulée, faite d'équerres, de fils de laiton, de vergettes, d'abrégés (ensemble de tiges cylindriques mobiles pourvues de petits bras à chaque extrémité), de transmettre la pression donnée à la touche jusqu'à la soupape. Ils admirent

MARIE-CLAIRE ALAIN
ET JEAN-FRANÇOIS
VUICHARD, PRÉSIDENT
DE CHŒUR ET ORGUES



LE BUFFET DE L'ORGUE



les 1238 tuyaux, à bouche ou à anche, en métal ou en bois, ils s'étonnent de leurs formes, de leurs dimensions (les plus petits ont 10 cm de haut environ, les plus grands 240 cm, les plus fins un diamètre voisin de 1cm, cachés par les tuyaux de façade. Ils s'interrogent à la vue du pédalier.

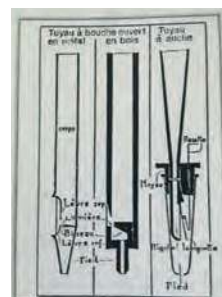
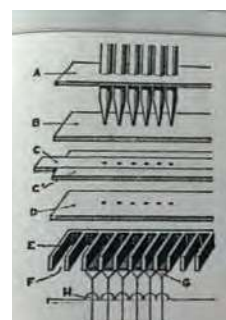
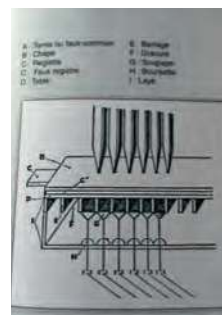
Après les derniers figulages, il faut faire parler chaque tuyau à la bonne hauteur, cela constitue le délicat travail d'harmonie. Dans le choix des jeux, c'est l'idée d'obtenir un ensemble cohérent puissant et varié qui prévaut: ainsi nous trouvons à Gaillard des jeux de fonds (soubasse, principal, bourdon, flûte, etc.) qui confèrent à l'orgue sa rondeur et son souffle profond; les jeux d'anches (trompette, cromorne, douçaine) sonnent franchement, parfois d'une façon verte voire goguenarde et donnent à l'orgue son caractère bien propre; les jeux de mutations (p. ex. le cornet) chantent une mélodie en l'isolant de l'accompagnement; quant aux mixtures (fourniture, cymbale) composées de plusieurs rangs de petits tuyaux d'étain, elles donnent à l'orgue son éclat incomparable et scintillant.

Enfin, après harmonisation et accord, l'orgue sonne. Monsieur Saby et ses compagnons ont bien travaillé, de nuit parfois, une fois que les bruits extérieurs ont cessé.

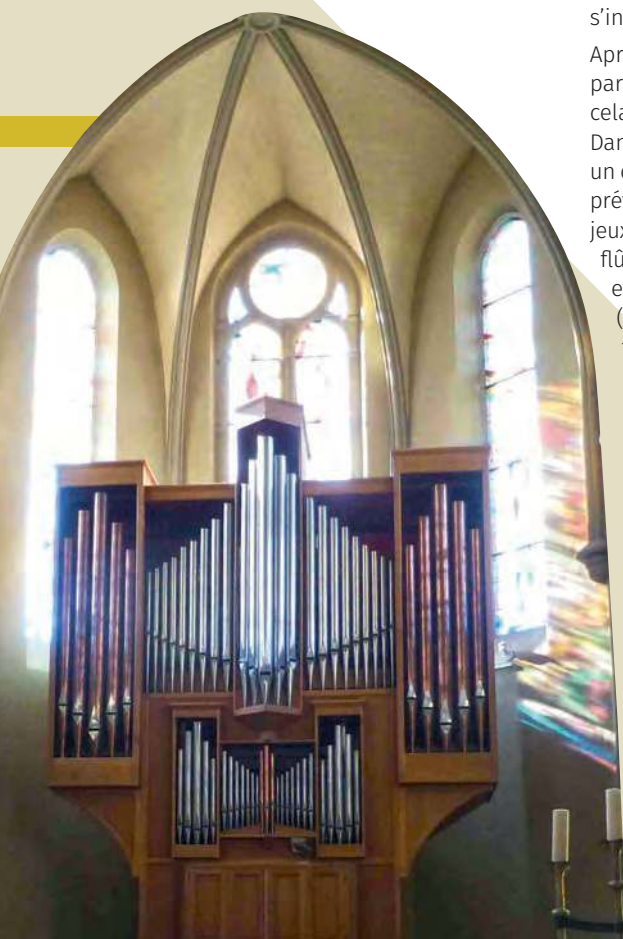
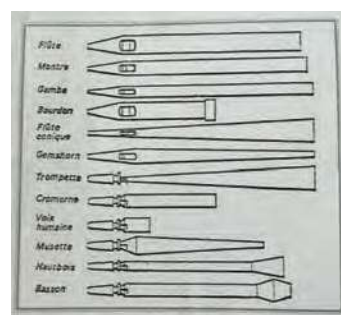
Un orgue est un instrument vivant, très sensible aux variations de température. C'est pourquoi il est nécessaire de refaire son accord aux changements de saison.

Le 24 juin 1979, c'est l'inauguration en présence du Maire Louis Simon. Marie-Claire Alain est à la console. Jean-François Vuichard, président de Chœur et orgues, est content. Il remercie les 198 donateurs dont la générosité a permis la construction de ce prestigieux instrument.

Le relevage de l'orgue aura probablement lieu en 2027: il consiste en un nettoyage général de toutes les composantes de l'instrument qui va impliquer un démontage complet. Le relevage permet aussi le remplacement des pièces usées, mais il n'a pas vocation à modifier l'instrument. Pour l'orgue de Gaillard, cette opération est devisée à 45'000 euros, financée par l'association "Chœur et Orgues".



PLANCHES DE DESSIN
DES DIFFÉRENTS
ÉLÉMENTS CONSTITUANT
L'ORGUE



LE MONUMENT AUX MORTS

UN MONUMENT AUX MORTS EST ÉRIGÉ POUR COMMÉMORER ET HONORER LES SOLDATS, ET PLUS GÉNÉRALEMENT LES PERSONNES TUÉES OU DISPARUES PAR FAITS DE GUERRE.

Il en existe plusieurs types : les cénotaphes (monuments mortuaires n'abritant aucun corps), généralement dans le centre d'une ville ou d'un village, mais qui ont aussi été, après la Première Guerre mondiale, élevés dans les entreprises, les écoles, les foyers fréquentés par les disparus de leur vivant et les mémoriaux, monuments nationaux élevés sur les champs de bataille (p. ex. à Douaumont) où les cimetières militaires abritent les tombes de soldats, parfois de centaines de milliers d'entre eux. La Première Guerre mondiale, qui se déroula de 1914 à 1918, est la principale guerre commémorée par les monuments aux morts. Elle a impliqué plus de soldats, provoqué plus de décès et causé plus



2 INSCRIPTION EN BAS DU CÉNOTAPHE GAILLARDIN

de destructions matérielles que toute guerre antérieure. Plus de 60 millions de soldats y ont pris part. Pendant cette guerre, environ 9 millions de personnes sont décédées et environ 8 millions sont devenues invalides. Le 11 novembre 1920, en France et au Royaume-Uni, sont créées des tombes du Soldat inconnu, exemple suivi ensuite par de nombreux pays.

Le deuil de la Grande Guerre a déterminé les communes à rendre hommage à leurs morts pour la Patrie. Dans les années 1920-1925, ce sont quelque 35 000 monuments aux morts qui sont érigés malgré les difficultés de la reconstruction (plus de 95% des communes françaises en possèdent un). L'État est intervenu pour accorder des subventions et régler les édifications, les souscriptions publiques couvrant parfois la totalité des dépenses.

Les pertes massives (en France, il y eut 1,4 million de morts et 3 millions de blessés sur 8 millions de mobilisés, pour une population de 40 millions d'habitants) amènent, le plus souvent, non à glorifier la victoire, mais à honorer ceux qui ont perdu la vie. Cet aspect est important, car la très grande majorité des monuments élevés à cette occasion le sont à l'initiative, ou au moins avec la participation financière des anciens combattants, qui formaient 90% des hommes de 20 à 50 ans en France. Leur motivation à continuer de se battre était l'espérance que cette guerre serait la dernière ("la Der des Ders"), et que leur sacrifice ne



1

LES NOMS DES SOLDATS "MORTS POUR LA FRANCE"

RIVOLLET Jean, DENARIEZ Joseph-Marius, GUERRAZ François-Alphonse, BOGET Émile, PELLET Albert, BESSON Célestin-Étienne, PINGET Joseph-Charles, VERDAN Théophile, MULLAT John, CONTAT Léon-Marie, CADET François, BALHER Jean-Arnold, CHAUVIN Alfred, DEGERINE John, BATARDON Alfred, CHATEL Edouard-Joseph, DALEX Henri-Alexandre, DUPRAZ Ferdinand, BOUCHET François-Alfred, VARAMBON Henri, SCHMIDT Philippe, PASTEUR François, DUPONT Émile, LUISSET Antoine, MAQUIGNAT Jean-Marie, MAQUIGNAT Jean-François Marie, PERROTON Jovite, VILLAINÉ Constant, LECHET Jean, PEILLONNEX ALPHONSE, LAMOUILLE Victor-Claude, REY René-Edouard, REY Eugène-Edouard, CHEVALLIER Alfred, VEXIVIERE Marius, CHEVALLIER Edouard, CHEVALLIER Charles, PASTEUR Louis, PASTEUR François (son frère), BORNAND Jean, REVILLARD Fle-Joseph, ACCIAIO Eugène, CHAUFFAT Albert, CHIAPPAINI François-Aimé, ARPIN Charles, GAVE Émile, PELLET-GALLAY Joseph, PASSERAT Fernand, ZEPPE Gustave, POURRAMY John-Marius, RAPHOZ Gustave, CONTAT Ernest-Esther, CHALLUT Marcel



3

LES MORTS DE LA GUERRE 1939-1940
AIMO René, ARONI Joseph, GARIN Pierre,
MEDICO André, PATAT Antoine

L'UNIQUE MORT EN AFRIQUE DU NORD
TUCCIO Pietro

serait pas vain ; les monuments sont aussi là, dans une certaine mesure, pour rappeler ce sacrifice. Il n'est donc pas étonnant de trouver ces lieux de mémoire partout dans les départements, même éloignés des conflits, et les colonies.

Leur construction commence dans l'immédiat après-guerre, mais se prolonge tout au long du XX^e siècle.

À Gaillard, l'érection du Monument aux morts de la guerre de 1914-1918 est décidée par délibération du Conseil municipal du 14 avril 1919. Puis, par délibération du 17 août 1919, le Conseil municipal décide de financer ce monument à raison de 2'000 francs à la charge du budget communal et le reste par souscription publique. Les travaux sont confiés aux frères Bianchi de Carouge.

“Un souvenir d'écolière dont je revois aussi les moindres détails : le retour des « Poilus » de la guerre de 1914-1918, inhumés sous le Monument aux morts dans le cimetière de Gaillard. Avec les enfants des écoles, les personnalités, la population, nous avons été attendre le convoi au « bout de l'Avenue » pour le suivre jusqu'au cimetière. Cette attente fut longue, très longue, puisque M. Mièvre, secrétaire de Mairie, dut lire son discours devant le Monument aux Morts, tenant d'une main ses feuillets et de l'autre sa lampe à pétrole...” (Simone Faye dans “Gaillard Forteresse oubliée”).

53 soldats “morts pour la France” sont répartis sur les 3 faces du monument aux morts érigé pour rendre hommage “aux soldats de la grande guerre de 1914-1918” au sein du cimetière de Gaillard. ¹

En France, l'une des formes privilégiées des cénotaphes est l'obélisque. Elle concerne essentiellement les monuments communaux, placés au centre de l'espace public (sur la place principale) ou dans des lieux symboliques: près de la mairie, de l'école, de l'église ou du cimetière.

Les inscriptions gravées sur les monuments sont très différentes et peuvent revêtir un caractère civique, patriotique ou pacifiste.

Sur notre monument gaillardin figure “La commune de Gaillard à ses enfants morts pour la Patrie” et également “Gloire à notre France immortelle, Gloire à ceux qui sont morts pour elle.” ²

Dans la plupart des pays, on ajoute à la liste des morts de la Grande Guerre ceux

de la Seconde Guerre mondiale, puis des guerres suivantes (Indochine, Algérie). Dans les autres pays, les monuments restent collectifs : les listes de noms sont très rares en URSS, en Chine ou au Japon. La commémoration des morts des conflits postérieurs à la Grande Guerre est plus hétérogène et dispersée. En France, l'insertion de listes concernant les morts civils, militaires et résistants de la Seconde Guerre mondiale ou de la guerre d'Algérie est généralement réalisée sur d'autres faces (à l'arrière et sur le côté) du monument aux morts de la guerre 14-18, ou sur des plaques ajoutées (faute de place) au pied de ce monument.

À Gaillard, aux morts de la Première Guerre mondiale, se sont ajoutés ceux de la Seconde Guerre mondiale: “de la guerre 1939-1940” ³. Toutefois, une interrogation subsiste : pourquoi avoir choisi de marquer 1939-1940 ? La Seconde Guerre s'est officiellement terminée en 1945, il aurait été plus logique de marquer 1939-1945... Sauf à penser que la guerre s'est terminée en 1940 avec l'armistice et que l'occupation a continué jusqu'en 1945... Il n'y a toutefois pas eu de mort à Gaillard de la guerre de 1940 à 1945.

L'unique mort durant la guerre “A.F.N” (Afrique du Nord), TUCCIO Pietro, également été ajouté. ³

Enfin, sur la même face mais en bas du monument, figurent les “Morts de la Résistance”. ⁴

4

LES “MORTS DE LA RÉSISTANCE”
ALPSTEG Gaston, DEGERINE Marcel,
DESBIOLLES Robert, MARMOUX Marguerite,
MIEUSSET Marcel, MILLET Émile,
D.H. CULAUD, LAFRANCE Phyllis



LE MONUMENT AUX MORTS

La Fanfare

**AU SEIN DU CIMETIÈRE,
À PROXIMITÉ DU MONUMENT
AUX MORTS DES DEUX GUERRES,
SE TROUVE UN MONUMENT
RAPPELANT LE NOM DES
MUSICIENS ACTIFS DÉCÉDÉS DE
LA FANFARE DE GAILLARD.**

COMPOSÉ DE DEUX PLAQUES,
IL A VRAISEMBLABLEMENT
ÉTÉ INSTALLÉE FIN 1968.

C'est en 1898 que la Fanfare Municipale de Gaillard fut fondée par François Gubier qui en prit la direction sous la présidence de Monsieur Batardon, Maire de l'époque. En 1904, suite au décès de son fondateur, la direction de la Fanfare fut confiée à Alexis Luizet et François Baudet. Mais en 1911, par manque d'appui officiel et en raison de difficultés internes, puis suite à la survenance de la Première Guerre mondiale, son activité dût cesser.

Ce n'est qu'en 1941 que la Fanfare Municipale prend son véritable départ sous l'impulsion de François Baudet, qui avait été membre et directeur de l'ancienne formation. Grâce à l'appui de Léon Gavard, Maire, une salle fût mise gracieusement à sa disposition.

De 1941 à 1980, la formation participe régulièrement à la vie de la commune sous le nom de fanfare avec Aldo Anchisi comme chef et Roger Anchisi comme chef de la clique (clairons et tambours). Mais c'est sous la direction de Jean-Pierre Anchisi qu'elle devient une Harmonie. Elle interprétera notamment la Symphonie funèbre et triomphale de Berlioz et le Requiem de Mozart lors d'une soirée à Douvaine.

Devenue Harmonie Municipale, elle permet à de nombreux jeunes Gaillardins de pratiquer la musique et de

découvrir la vie associative. Toujours sous l'impulsion de Jean-Pierre Anchisi, elle crée son école de musique au début des années 1980, laquelle sera ensuite transférée en 2021 à Annemasse Agglo au sein du conservatoire de musique.

En 2017, l'harmonie municipale a décidé de changer de nom et s'appelle désormais l'Orchestre de Gaillard. Actuellement, l'Orchestre est dirigé par Yann Kerninon et François Marce en est le Président. Fort de ses 30 musiciens et musiciennes, l'orchestre est présent lors de chaque cérémonie républicaine et aux vœux annuels du Maire à la population. Deux concerts sont également offerts à la population au printemps et à Noël, à l'Espace Louis Simon.

Le 7 juin 2026, elle organisera à Gaillard la "fête des Vieilles Casquettes" qui met à

l'honneur les musiciens avec au moins 35 ans d'âge et 20 ans de pratique musicale au sein d'une formation de la Fédération des Musiques du Faucigny.



LES SCULPTURES DU CIMETIÈRE

DEPUIS OCTOBRE 2011, DEUX SCULPTURES MÉLANT BOIS ET ACIER FORGÉ INTRIGUENT ET CAPTIVENT LES VISITEURS AU CŒUR DU CIMETIÈRE. ASSIS SUR UNE SOUCHE D'ARBRE RECOUVERTE DE CUIVRE, DEUX PERSONNAGES AUX FORMES ÉPURÉES ET À LA SILHOUETTE DYNAMIQUE INVITENT À LA CONTEMPLATION ET INCITENT À LA PAUSE.



À l'origine, une sculpture devait être réalisée directement à partir de la chandelle de l'arbre, mais celle-ci s'étant révélée creuse, le projet a dû être repensé. C'est alors que Laurent Gerdil, sculpteur sur bois installé à Excenevex et Gaillardin d'adoption, et Laurent Bochaton, forgeron d'art basé à Margencel, ont uni leurs talents. Habités à collaborer ponctuellement, ils ont donné vie à une œuvre sobre et réussie, empreinte de poésie.

Les deux personnages, discrets mais expressifs, semblent en mouvement, comme portés par un nouvel élan. Leurs lignes suggèrent un départ, un renouveau, chargé d'un message d'espoir. Leurs têtes, de parfaits ovales en bois lisse, rappellent l'origine végétale du projet et son lien étroit avec le lieu qui l'abrite. Aucune fioriture ici : seules l'essence et la pureté s'imposent, dans une esthétique minimaliste et profondément symbolique.



LES CROIX DE MISSION

LES CHAPELLES, CROIX ET ORATOIRES SONT LE SIGNE D'UNE FERVENTE FOI RELIGIEUSE QUI CARACTÉRISAIT LA SOCIÉTÉ TRADITIONNELLE.

LA RELIGION CHRÉTIENNE DE CULTE CATHOLIQUE ROMAIN A AUSSI CONNU UN REGAIN D'INTÉRÊT APRÈS LE RETOUR DE LA SAVOIE AU ROYAUME DE PIÉMONT-SARDAIGNE EN 1815 :

"SOUS L'IMPULSION DU BUON GOVERNO DE TURIN, LA SAVOIE A ÉTÉ SOUMISE À UN RÉGIME CULTUEL SÉVÈRE QUI AVAIT POUR BUT, NON PAS DE LA PUNIR, MAIS DE LA FAIRE SE REPENTIR DES IMPIÉTÉS COMMISES PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE."

C'est alors que se sont multipliées les "missions", suivies de construction de chapelles et d'oratoires et surtout d'érection de croix. Des prêtres ou des missionnaires étaient envoyés dans les paroisses pour organiser une semaine de messes, de dévotions et de prières. C'était le temps de la mission, période où chacun devait se remettre en cause pour repartir



1 CARTE POSTALE DE MOELLESULAZ EN 1934

d'un bon pied dans la vie chrétienne. La mission se terminait par l'érection d'une croix, dite "croix de mission", souvent à l'initiative de particuliers les finançant. Elles étaient souvent l'œuvre d'un artisan local.

Situés au bord des chemins, aux carrefours ou dans les villages, ces éléments étaient censés apporter la protection aux habitants et aux voyageurs. Les chapelles étaient souvent édifiées par les villageois eux-mêmes, qui en devenaient propriétaires. Les oratoires faisaient partie du patrimoine d'une famille, d'un groupe d'individus ou de l'ensemble du hameau.

Témoignages de la foi des habitants, les croix ont marqué le paysage. À côté des chemins ou en haut d'un col, leur rôle était de protéger les voyageurs. Près d'un champ, elles diffusaient leur pouvoir tutélaire aux récoltes. En haut d'une montagne, elles étendaient la protection divine à l'ensemble de la vallée. Leur signification est donc relativement la même que pour les chapelles ou les oratoires. Certaines croix rappellent le souvenir d'événements tragiques, d'autres sont érigées afin d'exorciser un lieu maudit, ou très souvent comme protection contre les cataclysmes naturels: "Les unes sont expiatoires, d'autres commémoratives et la majeure partie d'entre elles sont directement protectrices." Dans les villages, les croix étaient dressées sur la place ou à un carrefour.

Les croix plantées étaient autrefois en mélèze et avaient donc une durée de vie limitée, souvent victimes du pourrissement de la base. Elles sont l'œuvre d'artisans locaux. C'est à partir du XIX^e siècle que seront réalisées les croix en ferronnerie fixées sur des socles en granit. D'autres, comme les croix de cimetière, seront directement taillées dans la pierre.

3 LA CROIX DE MISSION SITUÉE PLACE IRÈNE GUBIER





2 MOELLESULAZ EN 1970

La croix d'Ambilly a été plantée le 7 septembre 1597 par Saint François de Sales. Simple croix de bois peinte en rouge, elle porte une inscription "Ce n'est pas la pierre ou le bois que le catholique adore. Mais Dieu. Lequel, mort en croix. De son sang, la croix honore". Depuis, cette croix a été remplacée par une croix de pierre, bénie par M^{gr} Claude-Marie Magnin, évêque d'Annecy, le 7 novembre 1873.

À Gaillard, nous avons trois croix de mission. Toutes les trois sont datées de 1862.

SUR L'ESPLANADE IRÈNE GUBIER (1862 ET 1948)

Sur cette carte postale de 1934, **1** et sur cette photo de 1970, **2** elle est située devant le Café du Centre, actuellement la pharmacie Veyrat. Or, suite aux travaux d'agrandissement des rues de Genève et de Moëllesulaz en 1984, elle a été déplacée en face, au fond du petit parking qui était situé à côté de la boulangerie. Vous pouvez remarquer que la partie haute de la croix est identique, mais que la base et le fût ont été changés (en 1948 ?): elle est de fait beaucoup moins haute et son sens a été modifié.

Lors des travaux de remise en service du tram en 2017, la boulangerie a été détruite et le parking supprimé.

La base et le fût de la croix de mission, très abimés par des automobilistes peu scrupuleux, ont été refaits à l'identique pour un montant de 8 000 € et la croix a été reposée sur l'esplanade Irène Gubier à l'issue des travaux en 2019 **3**. Du coup, elle ne se trouve que quelques mètres plus à droite (en regardant la frontière) qu'autrefois. Mais vu la configuration de la place, elle a repris, bien involontairement, son sens originel, face à Genève, la Rome protestante et sa religion "réformée".

AU CIMETIÈRE (1862)

Cette croix est en ferronnerie et en granit. **5**

DANS LA RUE DE VERNAZ (1862 ET 1922)

Cette croix est en ferronnerie et en granit. Érigée en 1862, elle a aussi une deuxième date (1922), elle est notée "Cœur de Jésus, sauvez la France" **6**. Reste à savoir pourquoi nous avons trois croix de mission portant la date de 1862...

5 LA CROIX DE MISSION DU CIMETIÈRE



6 LA CROIX DE MISSION SITUÉE RUE DE VERNAZ



LA FRESQUE PELLOS

À L'INITIATIVE D'UN RIVERAIN,
LE MUR DU SKATEPARK A ÉTÉ ORNÉ
D'UNE FRESQUE HAUTE
EN COULEURS REPRÉSENTANT
LES CÉLÈBRES PIEDS NICKELÉS,
EN HOMMAGE À LEUR DESSINATEUR
EMBLÉMATIQUE, PELLOS.

CE CLIN D'ŒIL ARTISTIQUE PREND
TOUT SON SENS ICI : RENÉ PELLARIN,
PLUS CONNU SOUS LE NOM DE
PELLOS, HABITAIT À QUELQUES
CENTAINES DE MÈTRES DE LÀ.

Né le 22 janvier 1900 à Lyon, de parents savoyards, René Pellarin quitte précocement l'École des Beaux-Arts de Genève, préférant apprendre son métier sur le tas. Dès l'âge de 16 ans, il fait ses débuts comme dessinateur de presse dans Guguss, un journal satirique genevois, avant de collaborer avec plusieurs titres régionaux. Parallèlement, il se distingue dans le sport, notamment au hockey sur gazon : il fonde le club de Varembe, puis devient l'un des piliers du Servette Hockey Club de Genève. Sa carrière sportive culmine avec une participation au match international de 1922 et aux Jeux olympiques d'Amsterdam de 1928. Polyvalent, il pratique également le football, le rugby à XV et la boxe, tout en collaborant à de nombreux journaux sportifs.

Installé à Paris à partir de 1930, Pellos entame une carrière prolifique d'illustrateur sportif. Rapidement adopté par le public,

il devient le caricaturiste attitré du Tour de France, croquant coureurs célèbres et anonymes avec un style unique. Ses caricatures donnent vie aux montagnes et capturent avec humour l'intensité des efforts des champions comme Antonin Magne, Fausto Coppi, Jacques Anquetil ou Eddy Merckx.

En parallèle, Pellos révolutionne la bande dessinée d'anticipation avec Futuropolis, publiée de 1937 à 1940, dans un style graphique audacieux pour l'époque. Il propose aussi de nombreuses créations dans des périodiques pour la jeunesse. À Gaillard, il est aussi reconnu pour avoir présidé, dès 1966, l'association locale des peintres La Cimaïse, devenue aujourd'hui La Palette.

PELLOS ET LES PIEDS NICKELÉS

En 1948, à la suite du décès de Louis Forton, créateur des Pieds Nickelés, l'éditeur propose à Pellos de reprendre





la série. Grâce à son talent, il insuffle un nouveau souffle aux aventures de Croquignol, Ribouldingue et Filochard, leur offrant une notoriété renouvelée tout au long d'une centaine d'albums jusqu'en 1981.



Créée en 1908, Les Pieds Nickelés est la plus ancienne série de bande dessinée française, publiée sans interruption jusqu'en 2015. On y suit les mésaventures de trois filous espiègles, parfois escrocs, souvent dégourdis, toujours irrévérencieux. Sous la plume de Forton, puis de ses successeurs, les trois compères évoluent et s'adaptent à leur époque.

Pellos leur donne une identité visuelle forte et distincte :

- > **Croquignol**, grand et fin, est la tête pensante du groupe, coiffé d'un petit chapeau et vêtu d'un nœud papillon.
- > **Ribouldingue**, barbu et jovial, porte une casquette verte, un chandail assorti et un foulard rouge.
- > **Filochard**, petit, borgne et colérique, est doté d'une force herculéenne. Il arbore un béret, un col roulé rouge et une veste noire.

Leur univers est peuplé d'adversaires récurrents : le commissaire Croquenot, l'inspecteur Duflair, Fantômarde, la Clique, les Cagoullards... et de nombreuses figures de la société ridiculisées par leurs stratagèmes. Tour à tour petits escrocs, résistants rusés ou défenseurs du "système D", les Pieds Nickelés deviennent des figures populaires, rusant contre les puissants avec humour et débrouillardise.

UNE FRESQUE POUR TRANSMETTRE

En 1976, Pellos est couronné au festival d'Angoulême, où il reçoit le grand prix, puis la médaille d'or de la ville en 1980. Il s'éteint à Cannes en 1998, à l'âge de 98 ans, laissant derrière lui une œuvre considérable.

Réalisée en mai 2013 par des artistes locaux, la fresque du skatepark rend hommage à cet artiste hors norme. Elle permet aux amateurs de retrouver l'univers des Pieds Nickelés et aux plus jeunes de découvrir les visages malicieux de Croquignol, Ribouldingue et Filochard, toujours prêts à jouer un bon tour à la société.

LE CIMETIÈRE DES AUTRICHIENS

LE 13 MARS 1988, HENRI BRESSLER A FAIT ÉRIGER UNE STÈLE DANS CE MODESTE PARC OMBRAGÉ, AU LIEU-DIT "LA GRANDE PIÈCE" AFIN QUE CHACUN GARDE EN MÉMOIRE QUE "SOUS CE TERTRE REPOSENT, CONFONDUS DANS LA MÊME TERRE, SOIXANTE-DIX SOLDATS FRANÇAIS ET AUTRICHIENS TOMBÉS LORS DU COMBAT DU 21 JUIN 1815", SOIT TROIS JOURS APRÈS LA DÉFAITE FRANÇAISE À WATERLOO .

Citons Henri Bressler : "En 1918, ce site aurait pu à jamais disparaître. Mon père ayant surpris un maraîcher en train d'examiner les lieux et d'évaluer le prix qu'il retirerait de la vente des chênes et ayant dit son intention de passer la charrue sur le tumulus, courut chez le baron de Geer, alors consul de Suède à Genève, qui accepta de lui céder cette parcelle. C'est une parcelle isolée, portée au cadastre sous le numéro B143. En forme d'hémicycle d'un diamètre de 15 à 18 mètres, elle est en bordure de la rue du Crest de Vaux. Là, deux gros chênes* encadrent un tumulus sous lequel sont couchés, depuis 1815, les corps de 70 combattants pour la plupart Français et ceux de quelques Autrichiens. Dès la chute des feuilles, on décèle, dans le prolongement du tumulus, l'emplacement de ce qui fut la fosse d'environ 2,50 mètres de largeur sur une longueur approximative de 6 à 8 mètres."

Mais que faisaient donc ces Autrichiens à Gaillard ?

Après s'être enfui de l'île d'Elbe pour rejoindre Paris, Napoléon Bonaparte avait réintégré



2 CHEF DE BATAILLON, OFFICIER ET GRENADEUR D'INFANTRIE DE LIGNE



le 20 mars 1815 son palais des Tuileries. En route, il avait rallié ses fidèles, civils et militaires. Au cours des Cent Jours qui suivirent, du 21 mars au 22 juin, l'empereur institua en France un régime constitutionnel. Pour faire face à ses ennemis coalisés des monarchies européennes, il rappela sous les drapeaux tous les hommes en congé, tous les anciens militaires et tous ceux de la conscription de 1815, reconstituant ainsi son armée.

Le général savoyard Joseph Marie Dessaix, originaire de Thonon-les-Bains, fut nommé à la tête de la 23^{ème} division de l'Armée des Alpes, organisée à Grenoble et Lyon, forte de 14700 hommes et placée sous les ordres du maréchal Suchet. **1**

Le front lémanique semblait pourtant sûr. La neutralité de la Suisse avait été reconnue le 20 mars au Congrès de Vienne par les puissances coalisées et son territoire déclaré inviolable. Mais par une convention passée avec les Autrichiens, le 20 mai, la Suisse autorisa ceux-ci à passer par son territoire. Cet accord équivalait à une rupture avec la France. À partir du 14 juin, la situation devint tout à fait critique. À Genève, qui venait d'être rattachée à la Suisse, les troupes autrichiennes renforçaient la place. Elles devaient attaquer aussitôt que les Français auraient touché le sol helvétique, à condition que le tsar Alexandre acceptât la convention du 20 mai. Le tsar ne céda que le 15 juin. L'armée autrichienne de la Haute Italie, sous les ordres du général Frimont, dépêcha son 1^{er} corps commandé par le général Radivojewich, fort de 30 000 hommes – des Allemands, des Hongrois, des Croates, des Valaques (Roumains) – qui passèrent le Simplon dans le but de traverser le Valais et le Chablais et de gagner Genève, puis Lyon.

Enfant de Thonon, le général Dessaix ne l'entend pas ainsi. Le 15 juin, le maréchal Suchet, commandant l'Armée des Alpes, lui donne ordre d'entrer en campagne, de

1 LE GENERAL JOSEPH MARIE DESSAIX, NOMMÉ A LA TÊTE DE LA 23^{ème} DIVISION DE L'ARMÉE DES ALPES





stopper les Autrichiens et d'occuper militairement la rive gauche de l'Arve, c'est-à-dire Annemasse en face de Genève et les villages circonvoisins. Le 16 juin à 5 heures, Dessaix enlève Carouge aux Piémontais avec son régiment d'infanterie de ligne, épaulé par un escadron de dragons. Ponts et bacs sur l'Arve sont brûlés. Le péril est grand pour Genève, très agitée. Dans la nuit, Dessaix est à Gaillard et Étrembières. Il a établi son quartier général à Annemasse. La population de Carouge acclame les soldats français en costumes impériaux aux cris de "vive l'Empereur". Les ordres sont simples: chasser les Piémontais, reconnaître les mouvements des Autrichiens arrivant à plus de 60 000 à marche forcée du Valais, leur barrer définitivement la route. ²

Le 18 juin, les hostilités éclatèrent sur tous les fronts depuis les Pays-Bas jusqu'en Italie. Le soir, Napoléon était vaincu à Waterloo.

Le 19 juin, le maréchal Suchet, qui ignore le désastre de Waterloo de la veille, vient à Carouge et se satisfait du "bon état d'esprit des habitants de la région". Il n'y a alors ni communications, ni réseaux sociaux, ni médias en direct en boucle. Au soir de sa visite officielle paisible, il s'en retourne en toute quiétude à son quartier général à Montmélian. Le 20 juin, il autorise Dessaix à s'emparer de Genève car il vient d'apprendre que les Suisses, qui sont sur les hauteurs de Champel avec cinq bataillons fédéraux, ont laissé passer les troupes étrangères. Le Conseil genevois a décidé de rejoindre la coalition contre la France, ce qui change tout pour l'armée des Alpes. Il faut revoir la situation. Dessaix, averti de l'arrivée de 15 000 Autrichiens sur les rives du Léman alors que sa division ne compte que 3 243 soldats, ne peut obtenir de renforts dès qu'il est aux prises avec la tête des colonnes autrichiennes.

Le temps est affreux. Toute la nuit a été orageuse. Le colonel Bauchaton, qui affronte l'ennemi à Thonon et à Evian, est sur le champ rappelé à Annemasse. Le lac est impraticable. À la tête de ses troupes, Dessaix défend la ligne de l'Arve.

Ce jour-là, des Français qui défendaient la ligne de l'Arve furent surpris à Vernaz par des Autrichiens très supérieurs en nombre.

Les combattants, nombreux, meurent sur le champ de bataille. Unis à jamais, 70 soldats français et autrichiens confondus, dans la même terre, tombés lors des combats du 21 juin 1815.

Le 22 juin, Napoléon, rentré à Paris, démissionnait. Dessaix ne l'apprendra que le 27 juin. À 4 heures du matin, l'avant-garde autrichienne des généraux Creneville et Bogdan stationne à Champel. Les chefs sont en pourparlers au milieu du pont de bois sur l'Arve décidant, après Waterloo, de suspendre les hostilités. Le 28 juin, pour éviter un bain de sang, le général Dessaix demande un armistice et s'engage à évacuer la vallée de l'Arve. Dessaix s'en va. Sardes et Autrichiens, en marche, traversent Genève sans s'y arrêter, en route vers le Jura.

Le Fort l'Écluse capitule. On se bat à Bonneville, Seyssel, Les Rousses. Le Général suisse Bachmann franchit la frontière pour occuper le territoire français.

Le 20 novembre 1815, par le traité de Paris, après 23 ans d'occupation révolutionnaire et napoléonienne, le duché de Savoie était rendu à son prince, le roi de Piémont-Sardaigne

Reste la stèle à Gaillard du "cimetière des Autrichiens" qui rappelle, *in memoriam*, cette histoire au Crest de Vaulx. ³

*Malheureusement malade, un des chênes a dû être abattu début 2021. Cette parcelle a été donnée par la famille Bresler à la commune de Gaillard (donation acceptée par le Conseil municipal du 19 juillet 2021).

3 LA STÈLE DU CIMETIÈRE DES AUTRICHIENS



LES STÈLES

LE 1^{ER} DÉCEMBRE 1943, UN JEUNE MILITAIRE FRANÇAIS RÉSISTANT PASSE LA FRONTIÈRE SANS AVOIR RESPECTÉ, SEMBLE-T-IL LES CONDITIONS MINIMALES DE PRUDENCE. IL AVAIT DÉJÀ FRANCHI LE FORON (ET DONC PASSÉ LA FRONTIÈRE) DIT-ON LORSQU'IL FUT ABATTU À BOUT PORTANT PAR LA PATROUILLE DE SOLDATS ALLEMANDS DISSIMULÉS DANS LE CANAL DÉSAFFECTÉ DE LA BÉDIÈRE, QUI ALIMENTAIT JADIS LE MOULIN DE VERNAZ.

Au début de l'après-midi, les maraîchers travaillant leur terre ont entendu la rafale meurtrière. Après avoir été décroché des barbelés, son corps a été emmené en side-car par les soldats ennemis à l'hôpital d'Ambilly. L'acte de décès enregistré à la Mairie d'Ambilly, le 2 décembre 1943, laisse supposer qu'il fut transporté à la morgue de l'hôpital. C'est M^{lle} Chapelier, directrice de cet établissement, elle-même résistante, qui déclara le décès du jeune militaire. L'acte de décès d'Ambilly est rédigé au nom de Yves-Roland Garain, paraissant âgé de 28 ans, domicilié à Villeurbanne, nom qui figurait sur les papiers d'identité en sa possession.

Le 30 novembre 1944, une lettre de M^{me} Génot demande au ministre de la Guerre à Paris des nouvelles de son fils et nous retrace son parcours :

PHOTO D'YVAN GÉNOT TIRÉE DE SON DOSSIER DE RÉSISTANT : 22.12.1919-1.12.1943
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, CROIX DE GUERRE ET MÉDAILLE DE LA RÉSISTANCE (JO 13.7.1947)
CITATION "MORT POUR LA FRANCE" DU 18 MARS 1947



Lieutenant Yvan Génot

*"Monsieur le Ministre,
J'ai l'honneur de vous rendre compte que mon fils, le Lieutenant Génot Laurent Louis Yvan, né le 22 décembre 1919 à Chalon sur Saône, est disparu depuis un an.*

Admis au concours d'entrée de l'École spéciale militaire en 1938, il fut renvoyé en congé pendant un an pour insuffisance de développement. En conséquence, il fit partie en 1939 de la promotion de l'Amitié franco-britannique. Il suivit les cours de l'École de chars de Versailles d'où il sortit sous-lieutenant à Pâques 1940.

Il fut affecté ensuite à un régiment de chars à Vannes, puis détaché à Roanne où il devait assurer, avec trois chars, la garde de l'Arsenal. En juin 1940, il résista aux Allemands à la Fouilloux et gagna la Croix de guerre.

Après l'armistice, il demeura dans un centre libérateur à Saint-Etienne et retourna à la Spéciale à Aix en Provence d'octobre 1940 à fin mars 1941.

De là, il fut versé au 23^e RI à Montauban où il fut promu Lieutenant. Aux derniers jours de décembre 1942, il fut mis en congé d'armistice et revint dans sa famille, 12 quai de la Poterne à Chalon sur Saône.

Peu après son retour, il se fit inscrire à l'armée du Général de Gaulle à Londres où, paraît-il, il transmettait des messages. Le 25 septembre 1943, après un incident survenu à la Société Générale d'Autun, dans la cour de laquelle la bicyclette de mon fils fut saisie par les Allemands, ce dernier quitta brusquement la Saône-et-Loire et n'y revint plus.

Le 12 octobre 1943, mon mari, le capitaine de réserve Génot Gaston

André, était lui-même arrêté par surprise grâce à un agent secret de la Gestapo qui était venu nous prévenir, soi-disant de la part de l'État français, que notre fils était recherché par la police allemande.

Pendant ce temps, lui avais repris ses activités à Lyon et à ses environs, mais trop directement menacé, il franchit la frontière suisse les derniers jours d'octobre ou les premiers de novembre. J'ignore s'il put le faire avec sa véritable identité. En tout cas, au début de novembre, il fit parvenir une lettre de Genève disant que s'il pouvait rejoindre les armées alliées, il donnerait de ses nouvelles par radio sous le couvert de son surnom familier: Mino.

Non seulement aucun message de ce genre n'a été entendu mais c'est en vain que j'ai attendu le passage de mon fils ou quelque correspondance venant de lui depuis la libération de notre pays.

Monsieur le Ministre, j'ai cru devoir vous faire connaître ces événements et vous mettre au courant de mes inquiétudes afin que vous décidiez des mesures qui sont à prendre.

Avec mes remerciements anticipés, daignez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage de mon respect."

Signé : M^{me} Génot, 12 quai de la Poterne Chalon-sur-Saône

À l'issue de la guerre, suite à la réclamation de M^{me} Génot, on constate qu'il n'y a pas d'acte de naissance à Villeurbanne d'Yves-Roland Garain ce qui démontre que les papiers du soldat étaient faux. En réalité, grâce aux archives de la Résistance, ce soldat était un officier de blindé du 23 RI, membre du réseau Alliance qui voulait rejoindre la Résistance à Londres. Au lendemain de la guerre, un jugement du Tribunal de Saint-Julien lui restitua sa véritable identité et rectifia l'acte de décès: il s'agissait du lieutenant Laurent Louis Yvan GÉNOT, né le 22 décembre 1919, à Chalon-sur-Saône et demeurant dans cette ville. Décédé le 1^{er} décembre 1943 à 23 ans, il



LA STÈLE DU LIEUTENANT
YVAN GÉNOT

aurait eu 24 ans 21 jours plus tard. La mention "mort pour la France" a été ajoutée à son acte de décès.

Il avait été promu lieutenant le 1^{er} décembre 1943 (J.O. du 15.5.1947)

Il avait sans doute été aiguillé en ce point de la frontière où Marguerite Hediger-Jacobs, qui habitait une petite maison en bordure du Foron, détruite en 1976, apportait sa complicité à de tels passages clandestins. Arrêtée le jour même, elle fut déportée en Allemagne d'où elle revint en mai 1945. Longuement interrogée par l'occupant au café Mazza, route de Genève, "elle leur avait tenu tête et s'était tue. Comme les perquisitions n'avaient rien donné à son domicile, ils ne surent jamais quels éminents services elle avait rendus à la France".

Une stèle en mémoire du Lt Yvan GENOT (qui se prononce Génot) a été érigée le 11 mars 1966.

Autrefois la rue s'appelait rue de Fossard, et chemin vicinal n°10 des Terreaux. À la demande de Charles Dupuis, propriétaire du château des Terreaux, la rue a été rebaptisée en 1972 "rue du Lieutenant Yvan GENOT".

René Cassin

"IL N'Y AURA PAS DE PAIX SUR CETTE PLANÈTE TANT QUE LES DROITS DE L'HOMME SERONT VIOLÉS EN QUELQUE PARTIE DU MONDE" SONT DES PROPOS DE RENÉ CASSIN, COMPAGNON DE LA LIBÉRATION ET PRIX NOBEL DE LA PAIX..

Défenseur acharné des droits humains, homme engagé dans l'action militante qui exerça les plus hautes fonctions politiques aussi bien dans l'administration publique de la République française, la Présidence de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies et la Présidence de l'Académie des sciences morales et politiques. René Cassin fut l'artisan de la Déclaration universelle des droits de l'homme et de la convention européenne des droits de l'homme.

Né le 5 octobre 1887 à Bayonne, il fait de brillantes études à Aix-en-Provence et

RENÉ CASSIN 1887-1976
COMPAGNON DE LA LIBÉRATION
PRIX NOBEL DE LA PAIX

obtient un doctorat en droit à la faculté de Paris au printemps 1914.

La même année, il est mobilisé avec le grade de caporal-chef. En octobre 1914, au saillant de Saint-Mihiel (Meuse), il est grièvement blessé au ventre et aux jambes par une rafale de mitrailleuse. Déclaré mutilé à 65%, il portera toute sa vie une ceinture abdominale. Il est cité à l'Ordre de l'armée et reçoit la Croix de guerre 1914-1918 avec palme et la médaille militaire.

Réformé, René Cassin est renvoyé à la vie civile. Il est ensuite professeur à la Faculté de droit de Paris, où il enseignera presque jusqu'à sa mort, en 1976, avec une seule interruption pendant la Seconde Guerre mondiale. À l'issue de la guerre, il se lance dans la politique en faveur des anciens combattants pour lesquels il voulait obtenir réparation. À ce titre, il fut nommé Président de l'Union fédérale des anciens combattants en 1922. Il mena un combat énergique en faveur des mutilés, des veuves et surtout des pupilles de la Nation, et participa activement avec André Maginot à l'élaboration de la loi de 1923 sur les emplois réservés.

Soucieux de l'avenir et désireux d'éliminer les conflits meurtriers, il se tourna vers Genève pour rejoindre la délégation officielle de la République française à la Société des Nations. Il participa activement aux activités en faveur de la paix et du règlement pacifique des conflits. À la déclaration de guerre 1939, René Cassin est nommé à la direction de la documentation au Commissariat à l'information.

Refusant l'armistice de 1940, René Cassin embarque sur un navire britannique, l'Etrick, à Saint-Jean-de-Luz le 24 juin 1940 et est l'un des premiers à rejoindre le général Charles de Gaulle à Londres pour l'aider à poursuivre la guerre contre l'Allemagne. En conséquence, le régime de Vichy le poursuit pour trahison devant le tribunal militaire de Clermont-Ferrand, juridiction d'exception, qui le condamne à mort et le prive de sa nationalité française par contumace.

Le Général le chargea de rédiger les statuts des Forces françaises libres, puis ceux du Conseil de défense de l'empire dont il devient quelque temps après le secrétaire général. En 1944, il fut nommé Vice-président du Conseil d'État, fonction qu'il assuma jusqu'à sa mise à la retraite en 1960. À partir de cette année, il entra au Conseil constitutionnel. Présent aux côtés de Léon Blum, il participa à la conférence



des Nations Unies qui décida en 1945 de la création de l'UNESCO. Il joua aussi un rôle déterminant pour l'élaboration et la constitution de la Cour européenne des droits de l'homme dont il fut le premier président.

L'attribution du prix Nobel de la paix à René Cassin en 1968 couronne l'œuvre de toute une vie centrée sur le respect de la personne humaine, la préservation de sa liberté et de ses droits légitimes, le souci de son épanouissement par l'éducation et la culture, quelles que soient la nationalité, la race ou la religion de l'individu. Il reçoit également la même année le prix des droits de l'homme des Nations Unies. Il est le seul Français à l'avoir reçu à ce jour.

René Cassin a laissé une œuvre écrite considérable, malheureusement très dispersée. Seul a pu paraître de son vivant le premier volume de ses mémoires : "Les hommes partis de rien".

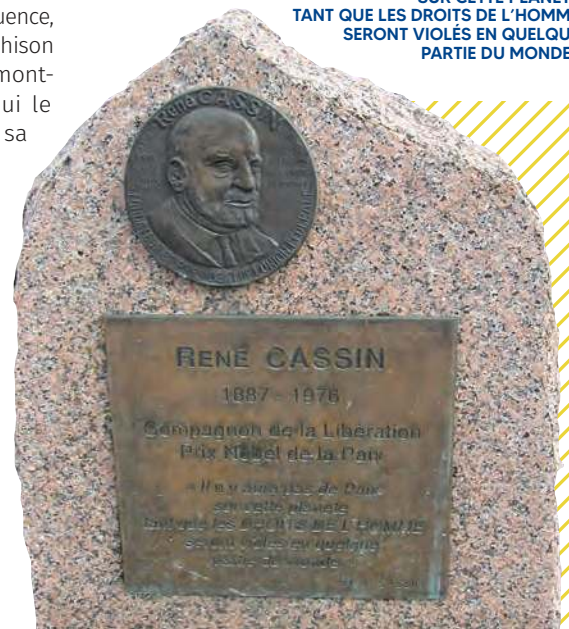
Cet homme inlassable, qui parcourait le monde entier pour faire passer le message de l'éminente dignité humaine et du respect dû à la règle de droit, est décédé le 20 février 1976 à Paris. Le 5 octobre 1987, jour de l'anniversaire du centenaire de sa naissance, il a rejoint au Panthéon Jean Moulin et la cohorte des illustres défenseurs de la liberté, de la paix et de la justice.

René Cassin a laissé une œuvre écrite considérable, malheureusement très dispersée. Seul a pu paraître de son vivant le premier volume de ses mémoires : "Les hommes partis de rien".

DÉCORATIONS

Grand croix de la Légion d'honneur, compagnon de la Libération (décret du 1.8.1941), médaille militaire suite à ses blessures durant la 1^{re} guerre mondiale, croix de guerre 1914-1918, médaille de la Résistance avec rosette, commandeur des Palmes académiques.

"IL N'Y AURA PAS DE PAIX SUR CETTE PLANÈTE TANT QUE LES DROITS DE L'HOMME SERONT VIOLÉS EN QUELQUE PARTIE DU MONDE"



LE CHAMP DE FOIRE

LE CHAMP DE FOIRE (OU PRÉ DE FOIRE COMME ON DISAIT ALORS) ÉTAIT À L'ORIGINE PLUS ÉTENDU QU'AUJOURD'HUI, AMPUTÉ QU'IL FUT PAR LES CONSTRUCTIONS SUCCESSIVES DE LA MAIRIE EN 1860 ET DE L'ÉCOLE EN 1911 AGRANDIE DE SES DEUX AILES EN 1946.

Comme son nom l'indique, il était le lieu des foires, depuis le XIV^e siècle. Fondée en 1304 autour du château, la ville reçoit très vite des Comtes de Genève le droit de tenir une foire annuelle, en août.

En 1664, Gaillard a droit à trois foires supplémentaires, soit quatre foires ainsi que quatre retours une quinzaine de jours plus tard. En 1883, création de nouvelles foires de manière qu'il y en ait une le 15 de chaque mois.

C'est alors le grand rassemblement des agriculteurs et éleveurs de la Savoie du Nord, du canton de Genève et même du Canton de Vaud et du Pays de Gex.

Les foires de Gaillard sont réputées, aussi les princes de Savoie, relayés par les autorités de la France après 1860 ont-ils soin de les encadrer. Les cahiers des charges des adjudicataires, précis et minutieux : disposition des animaux, taxes, en témoignent encore aux archives de la mairie.

On retrouve dans un règlement de police de la commune de Gaillard du 24 novembre 1855, promulgué au nom de Victor-Emmanuel II, Roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem, tout un chapitre consacré à ce foirail. Huit articles situent le calendrier qui tient compte des foires et marchés hebdomadaires des environs. On pouvait lire à l'article 4 : "il est défendu d'attacher les chevaux ou quelque espèce de bétail que ce soit aux platanes nouvellement plantés ou aux tuteurs. Les contrevenants s'exposent à une amende de 2 livres et en cas de rupture d'un arbre, de 10 livres." Les carabiniers royaux veillent au respect de la Loi. Un interdit qui nous permet toujours d'apprécier leur ombrage.

10 centimes sont demandés par tête de bétail attachée aux chaînes des bornes et 40 centimes pour un char, rangé au fond de la place.



À ce sujet, dans une lettre adressée en 1889 à M. Le Maire de Gaillard, le Sous-préfet intervient en faveur d'un Sieur Simond Paul de Saint-Julien "qui n'a fait que passer le jour de la foire, avec un char, sur le chemin vicinal N 1 (qui longe le champ de foire). Il demande que soient restitués les 40 centimes indûment perçus et ajoute : une telle perception constituerait un véritable impôt sur la circulation qui n'est autorisé par aucune loi et que ne prévoit même pas le règlement spécial de Gaillard".

Ces foires ont lieu sur le foirail de Gaillard-la-Ville. En mars, en juin, en août ; fin novembre c'est la foire froide, toutes se tiennent le lundi. Les plus fréquentées étaient celles du printemps et de l'automne où se négociait le bétail dont on aurait besoin dans la période suivante : les vaches et les bœufs avant Pâques ou avant les labours, les chevaux avant les fenaisons, les porcs avant l'hiver.

Le dimanche, au retour de la messe de Thônex, le tambour de ville fait le tour des hameaux clamant l'information "avis à la population !" ; le brave homme portant képi qui fait autorité, chausse ses bésicles sur son nez après les avoir frictionnées d'un coup de mouchoir à carreaux. Décrochant les baguettes de son baudrier, il dispose son

instrument et roulez tambour ! Il se racle la gorge, tire de sa poche et lit le papier froissé pourtant connu par cœur "il est savoir à tous les habitants que demain c'est la foire".

Chaque foire est un événement attendu et réputé fort loin en Savoie, en Suisse et en France alors voisine. Ici, rien à voir avec les grandes foires de Champagne, pas de draps du Nord ni de cuirs d'Espagne mais des épices, un peu d'artisanat régional, des outils agricoles traditionnels, quelques babioles et colifichets, de rares nouveautés pour embellir les fêtes religieuses et votives qui approchent. On s'approvisionne en graines sélectionnées, on découvre la dernière charrue. Un peu de savoir-faire réalisé à la veillée au "pêle" ou au chaud à l'écurie est proposé. De l'art local sauvé de l'oubli pour enrichir la "crousille", telles les colombes chablaisiennes en bois taillée à l'opinel pour porter bonheur. Mais la foire de Gaillard, c'est principalement une foire aux bestiaux. On échange un sac de bon blé contre une brebis et une volaille sur pied.

Dans les années 1800, le berger gaillardin Jean-François Albanis-Beaumont y a vendu sa laine aux tisserands venus spécialement d'Aix-la-Chapelle, ainsi que brebis, agneaux et agnelles qu'il a élevés sur ses 300 journaux de pré à Bas-Vernaz.

PIERRE DE L'OCTROI

Ce lundi matin, jour de foire, tout est en place. Le pré est propre, débarrassé de tout tas d'engrais et dépôts et même de neige précoce. Dès potron-minet, paille et sciure sont épandues. Chaînes et cordes sont étendues entre les bornes de pierre. Le bruit des carrioles et des tombereaux mêlés aux cris des bêtes a réveillé le voisinage. Chaque fermier a mis son troupeau en beauté, étiquetant chaque bête à vendre, de son nom et de son âge. Dès avant l'ouverture des marchés, on négocie tout en devisant sur l'air du temps. À l'estaminet, on commente l'actualité autour d'un vin chaud parfumé à la cannelle ou d'une écuelle de bouillon de légumes. Les meilleures affaires se font dès l'aube, discrètement. On tâte les échines, on discute, on soupèse, on s'engage "Topé là!" L'affaire est faite.

Les livres nouvelles passent de main en main, s'engouffrent sous la "biaude" bleu foncé ou noire des paysans et maquignons. Une picholette de vin de Carra ou deux décis de blanc du Mandement scellent la négociation.

Et puis Gaillard devient française. Jusque dans les années 1910, la prospérité et la réputation de ses foires sont considérables. Hélas, les autorités helvétiques en prenaient de plus en plus ombrage et le déclin du foirail fut, pour une grande part, causé par la Suisse qui ne voyait pas sans dépit les gens du Genevois venir acheter leurs vaches à Gaillard, alors qu'on en vendait d'excellentes en Suisse. C'est à ce moment que survinrent les épidémies de fièvre aphteuse qui donnèrent une bonne raison de fermer la frontière devant les transports de bestiaux. Le coup de grâce est donné par la Première Guerre mondiale; les foires de Gaillard périclitèrent et disparurent tout à fait, supplantées par celles de La Roche et de Bonneville, situées dans une région plus centrale.

En 1977, le champ de foire a été réaménagé en parc promenade, en conservant toutefois le caractère rustique des lieux. La totalité des platanes et des bornes d'attache à bestiaux ont été conservés.

Demeurent sur la place les 40 platanes plantés en 1855 (pour une dépense de 160 francs) et les bornes en pierre qui se racontent en silence leurs souvenirs nombreux, animés de bruits, d'odeurs et de couleurs du temps des foires et de leur splendeur.

Texte de G. Taroni et de Mlle Dupraz

UNIQUE TÉMOIGNAGE D'UNE ÉPOQUE FORT LOINTAINE, CETTE PIERRE ÉTAIT ENCASTRÉE DANS LE MUR DU PETIT BÂTIMENT DE L'OCTROI. L'OCTROI ÉTAIT UNE TAXE PAYÉE SUR LES MARCHANDISES À LEUR ENTRÉE DANS LA VILLE.

Ce terme désigne également le bâtiment de l'administration chargée de percevoir le droit que payaient certaines denrées à leur entrée en ville. L'octroi remplace le "portorium" de Rome. Le mot "octroi" provient des expressions "avons octroyé et octroyons" utilisés dans les lettres patentes par lesquelles les communes percevaient l'impôt pour leur propre compte.

Le plus ancien octroi connu est évoqué dès le XII^e siècle à Paris et servait à financer l'entretien des fortifications et les travaux d'utilité publique. L'ordonnance de 1681 donne à l'octroi un caractère régulier et uniforme dans le royaume. À Paris, le roi Louis XVI fait ériger 57 barrières d'octroi autour de la ville en 1785. En 1789, la sévérité accrue de cet octroi est l'une des causes de la Révolution française; quelques jours avant la prise de la Bastille, les insurgés ont mis le feu aux barrières de l'octroi; à Lyon, une émeute les détruit et tue plusieurs soldats.

L'Assemblée constituante supprime l'octroi le 20 janvier 1791, considéré comme "arbitraire qui favorise les nobles, les bourgeois et les riches".

Le Directoire les rétablit le 18 octobre 1798, le Consulat prélève, en 1802, 5% de ces taxes pour l'approvisionnement en pain de l'armée, pourcentage porté à 10% sous l'Empire.

La suppression des barrières de l'octroi a été promise à plusieurs reprises en 1815, 1847 et 1869. En 1897, une loi votée par les députés permet aux maires de supprimer l'octroi, mais sans compensation pour les municipalités qui ne renoncèrent pas à cette taxe.

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'octroi accroissait encore plus les difficultés d'approvisionnement des denrées comestibles. Il fut supprimé en 1943 par le gouvernement de Pierre Laval puis officiellement en 1948. Cet impôt a toutefois survécu dans les départements d'outre-mer où il est connu sous le nom d'octroi de mer. Il y eut de nombreux employés à l'octroi de Paris. Mais le plus célèbre fut le Mayennais Henri Rousseau qui fut commis de deuxième classe de l'octroi dans le cadre duquel il contrôla les entrées de boissons alcoolisées à Paris, et fut surnommé par dérision le "Douanier Rousseau".

À Gaillard, la pierre de l'octroi, située aux abords du Champ de foire, est une large pierre sculptée représentant l'écu de Savoie surmonté de la couronne ducale et portant le millésime 1677. Il s'agit d'une ancienne mesure en pierre pour les céréales qui rappelle le règne de Victor-Amédée II. Alors que Victor-Amédée succède à son père en 1675, il n'a que 9 ans et le pouvoir est confié à sa mère Marie-Jeanne de Savoie-Nemours.

Placée initialement sur un mur du poids public devant le château de la Naz, cette pierre a été mise en place sur le foirail en 1978 à l'issue des travaux de mise en valeur du champ de foire.



PIERRE DU BÂTIMENT DE L'OCTROI RAPPELANT LE RÈGNE DE VICTOR-AMÉDÉE II DUC DE SAVOIE

LE PRESOIR

LE PRESOIR EST UNE MACHINE AGRICOLE UTILISÉE POUR EXTRAIRE PAR PRESSION LE JUS OU L'HUILE DE CERTAINS FRUITS, GRAINES OU VÉGÉTAUX.

UN PRESOIR VINICOLE EST UN APPAREIL DE PRESSURAGE UTILISÉ DURANT LE PROCESSUS DE LA VINIFICATION POUR L'EXTRACTION DU JUS DES RAISINS. ON OBTIENT LE MOÛT, OU LE VIN NOUVEAU ISSU DE LA FERMENTATION ET ENCORE IMPRÉGNÉ DANS LE MARC DE RAISIN.

Le jus a longtemps été extrait manuellement ou par foulage aux pieds. Le pressoir est une évolution mécanique du processus.

Les formes les plus primitives de pressoirs apparaissent dessinées sur des vases de la Grèce antique et sur des fresques des tombeaux égyptiens, dont le pressoir à torsion qui était encore couramment utilisé en Corse au XIX^e siècle.

Au II^e millénaire avant notre ère, le pressoir à levier s'ajoute au foulage au pied ou à la main et se perfectionne à son tour: d'un simple tronc d'arbre fiché dans un mur ou un rocher pour broyer les grappes, il acquiert poulies, câbles et treuils, bientôt lui-même remplacé par des systèmes à vis.

Les raisins sont écrasés par une vis, placée verticalement au centre d'un bâti-cage généralement cylindrique, s'appuyant sur une série de longerons croisés et empilés en pyramide pour répartir la pression. Au XX^e siècle, une assistance mécanique aide à visser l'écrou puis une aide hydraulique (doubles vérins) est installée (on fait tourner



au maximum l'écrou pour descendre les longerons puis l'on pompe pour que les vérins écrasent la vendange et l'on renouvelle l'opération autant de fois qu'il faut).

Avec la révolution industrielle du XIX^e siècle, un changement s'opère dans la conception des pressoirs. La fonte et le fer vont remplacer progressivement le bois comme matériau de construction. La mise au point de systèmes métalliques de démultiplication permet une avancée technique importante. On va ainsi concevoir des pressoirs solides et nécessitant beaucoup moins de main-d'œuvre pour leur fonctionnement. À cette époque, une grande diversité de pressoirs apparaît. Un des premiers modèles à acquérir une notoriété nationale est le pressoir châillonnais mis au point en 1848 à Châtillon-sur-Seine (Côte d'Or) par la maison Lemonnier et Nouvion. Dans ce pressoir d'un genre nouveau, une vis sans fin, verticale, tournait grâce à une grande roue d'engrenages située sous la maie¹, actionnée généralement par des manivelles.

1. Maie : table du pressoir, en bois ou en fonte, destinée à recevoir le raisin. Dans les pressoirs modernes, la vis en acier est généralement fixée verticalement au milieu de la maie ou table inférieure.



L'ABREUVOIR

LA NOTION D'ABREUVOIR RECOUVRE À LA FOIS
**UN LIEU OÙ L'ON MÈNE LES ANIMAUX POUR LES FAIRE BOIRE
AINSI QU'UN CONTENANT – PLUS OU MOINS IMPORTANT –
DANS LEQUEL S'ABREUVENT LES ANIMAUX DES PLUS PETITS
AUX PLUS GRANDS.**

Cet abreuvoir est installé près du parking intérieur, dans le parc du Pavillon Stéphane Hessel. Nous n'avons rien trouvé dans les archives communales quant à ses modalités d'acquisition par la commune.



GAILLARD, COMMUNE VITICOLE ?

Oui, comme beaucoup d'autres en France et en Savoie, à une époque où, faute de moyens de transports, quiconque veut boire du vin doit le produire.

La vigne recouvre alors toutes les pentes par lesquelles le plateau rejoint la plaine de l'Arve, mais aussi parfois des parcelles du plateau. En 1925, Joseph Fontaine déclare la production de sa vigne des Bossonnets et tout le quartier des Hutins tire son nom de la vigne. En effet, le mot hutins (ou hutains) s'emploie au masculin pluriel et signifie "guirlande de vigne". Ce terme, qui n'est guère utilisé que dans le Midi de la France, en Savoie et à Genève, figure dans le Bescherelle. Dans le Dauphiné, on dit Autin. Le complément du "Dictionnaire de l'Académie" définit le mot "Hautain" par "Vigne entrelacée à un arbre". Pour d'autres, les hutins sont des vignes cultivées en hauteur. Ainsi, jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, la vigne était disposée en hutins, soit en cordons bas attachés à des arbustes taillés. Entre les lignes, suivant l'habitude méridionale, le terrain pouvait être cultivé.

Nous n'avons pas trouvé dans les archives communales les modalités d'acquisition de ce pressoir par la commune. Il a été placé sur le champ de foire en 1983.



LES LAVOIRS

JUSQU'À UNE ÉPOQUE RÉCENTE, L'EAU N'ÉTAIT PAS DISTRIBUÉE DANS LES MAISONS.

SI L'ON NE DISPOSAIT PAS D'UNE SOURCE PROCHE, IL FALLAIT ALLER LA PUISER AVEC DES SEAUX AU « BASSIN », ÉQUIPEMENT OBLIGATOIRE DE TOUTE AGGLOMÉRATION.



L'eau était – et est encore – constamment fluente parce qu'elle abonde et aussi pour éviter qu'elle ne gèle dans les canalisations. On la puisait sous le tuyau à l'extrémité ornée; le bassin périphérique servait d'abreuvoir pour les chevaux en ville et pour les vaches à la campagne. Là, on y adjoignait souvent un autre bassin où rincer le linge. Nécessité économique naguère, c'était en même temps un des points forts du lieu; l'occasion de se rencontrer et d'échanger des nouvelles.

Le bassin, ou bachal, était donc autrefois un des points forts du village, un endroit vital mais aussi un lieu de rencontre privilégié.

Un bachal, en Savoie, est un bassin, une auge pour l'eau en bois ou en pierre, tronc d'arbre évidé pour faire un abreuvoir. Vient du Patois *bacha*, *bachè*, "grand bassin de pierre ou de bois servant à contenir l'eau, abreuvoir, fontaine. Près des habitations, ce bassin est généralement surmonté

d'une chèvre d'où l'eau tombe". De l'ancien français *bachas*, *bachat*, "auge", *bachasse*, "cuvette, bassin de fontaine, auge dans laquelle on fait boire les chevaux", *batche*, "goulet, tranchée pour conduire l'eau", bas latin *bachassium*, *bacharium*, "auge en bois ou en pierre", bas latin *baccum*, latin vulgaire *baccus*, "récipient", celtique *bac, "creux, cavité, bassin".

À l'origine, les bachals étaient taillés à l'ermurette dans des troncs d'arbre, ou bien réalisés en assemblant de larges planches de mélèze. À partir du XX^e siècle, ils seront plus généralement fabriqués en ciment, selon un même modèle. Les dimensions importantes des bassins s'expliquent par le besoin d'une grande capacité d'eau pour abreuver les bêtes. Les bassins sont habituellement séparés en deux parties, l'une destinée à la lessive et l'autre pour faire boire les animaux.

Certains lavoirs étaient couverts.

Certaines colonnes d'alimentation des bassins sont exécutées dans un bloc de granit, d'autres sont en bois ou en ciment.

Avec l'alimentation en eau des maisons et la fin de l'élevage, les bachals devenus inutiles furent souvent abandonnés ou détruits. Heureusement, certains demeurent en place et deviennent un ornement de la place ou du carrefour. Et puis, grâce au développement du tourisme, de nouvelles fontaines publiques sont construites, creusées généralement dans des blocs de granit.

À Gaillard, au XIX^e siècle, les habitants s'alimentaient en eau aux puits ou fontaines disséminés dans la commune. Celles-ci bénéficiaient d'une subvention municipale mais restaient à la charge des hameaux respectifs. On connaît notamment :

- > La fontaine jaillissante de Moëllesulaz, projetée en 1841, complétée en 1881 par un puits, une pompe et un bassin. Elle était à proximité de la croix de mission.
- > La fontaine jaillissante de Vallard, à la jonction des rues de Vallard et de Vernaz, à laquelle on ajoute un lavoir en 1883.

1 LE LAVOIR DU CHEMIN DU BOURNO





- > La fontaine de Vernaz, construite en 1885. Le bourneau est en bois, le balancier en fer, le bassin en roche.
- > La fontaine du champ de foire, en 1899.

En 1925, est mis en place un réseau communal de distribution pour lequel l'architecte Merlin construit le château d'eau en 1930. Sa cuve, située à 18 mètres, portée par 14 piliers de béton armé, permet de stocker 300 m³ d'eau. C'est beaucoup en 1930, insuffisant 50 ans plus tard. Ajouté à cela que la construction d'immeubles de 8 à 10 étages nécessite une pression plus forte et que le revêtement de briques du château d'eau passe mal la cinquantaine : sa démolition est décidée en 1980. Elle sera effective en juillet 1983.

Actuellement, il nous reste deux lavoirs, que nous appelons *bourno* (À Genève, un bourneau est une fontaine publique. Dans d'autres régions de Suisse romande, on trouve borné, borneau, bornei, bornel, bornet, borni, bournel. Gaulois *borna, "abreuvoir", celtique *borna, "trou, cavité naturelle") :

> le lavoir qui est en dessous du château, chemin du Bourno. Autrefois, il y avait un petit bassin, celui qui servait au lavage. Il reste toutefois la pierre cannelée sur laquelle on frottait le linge, le bassin à rincer et le grand bassin pour les légumes. Le bourno était un lieu de rencontres et de bavardages, mais aussi de querelles entre lavandières et maraîchers : lavera-t-on d'abord le linge ou les légumes? **1**

> la fontaine de Vernaz construite en 1885. Cadastré sous la parcelle B444 de 28 m², "puits des Chenevières", le bourneau est en bois, le balancier en fer, le bassin en roche.

Un nettoyage a eu lieu grâce aux riverains et une réparation de sa toiture est à l'étude.

2



2 LA FONTAINE DE VERNAZ



LE FOUR À PAIN

LE FOUR À BOIS, APPELÉ AUSSI FOUR À PAIN, EST CONSACRÉ À LA CUISSON DES ALIMENTS COMME LE PAIN, LES PIZZAS, LES PLATS MIJOTÉS OU ENCORE LES GÂTEAUX.

LE FOUR APPARAÎT EN MÉSOPOTAMIE IL Y A ENVIRON 5000 ANS ; IL ÉTAIT CONSTITUÉ D'UNE CLOCHE EN TERRE OU EN TORCHIS PERMETTANT À LA PÂTE ENFOURNÉE DE CUIRE DESSUS ET DESSOUS. LE BOIS ÉTANT LE SEUL COMBUSTIBLE DE L'ÉPOQUE, CETTE INVENTION S'APPELA LE FOUR À BOIS.

Les Grecs ont amélioré le four égyptien en l'inclinant de sorte que l'ouverture soit à l'avant, puis en ajoutant une sole pour faire le feu et cuire les aliments.

Les Romains ont diffusé cette invention dans l'ensemble de la Rome antique. Ils ont modifié sa conception en y ajoutant la brique de terre cuite.

À l'époque féodale, selon les régions, le four à pain est parfois un privilège de Seigneur (comte, archevêque) dont il tire profit en prélevant une taxe sur chaque cuisson (banalité). Ce droit seigneurial est généralement inféodé, moyennant redevance, aux boulangers appelés fourniers, les sujets du seigneur ayant l'obligation d'aller au four banal. Au Moyen Âge, les fours à pain semblent rares en France où les banalités sont sans doute très contraignantes, où seuls quelques privilégiés, moyennant un cens, ont la concession d'un four familial. "Ils sont plus fréquents en Angleterre, en Allemagne, en Europe centrale où se rencontrent d'autres types de four, à sécher les grains, à fumer les viandes et les poissons". Lors des Croisades, certains seigneurs vendent leur droit de banalité aux communes pour couvrir les frais de leur voyage, ces dernières cédant ce droit aux boulangers qui vont se développer en corporations, notamment avec la guerre de Cent Ans qui voit le remplacement des fours seigneuriaux par des fours fieffés. L'utilisation du four banal reste obligatoire jusqu'à la Révolution qui confère

aux habitants le droit de cuire leur propre pain : le four banal devient communal ou est le plus souvent donné en fermage à des boulangers qui payent tous les ans une redevance aux consuls ou aux échevins et conservent un droit de fournage. Certains habitants construisent leurs propres fours individuels mais la chauffe d'un four particulier est souvent considérée comme un gaspillage, sans compter les risques d'incendie lorsqu'ils sont intégrés dans les maisons à toit de chaume, aussi l'usage du four du boulanger reste privilégié. Au XIX^e siècle, les fours à pain se multiplient dans les campagnes (four collectif ou four individuel dans des fermes, en forme de dôme). Certains fours sont même installés sous le manteau de la cheminée, dans le mur ou au centre de l'habitation. L'existence d'un four rural de cette époque dans un bâtiment séparé suggère ainsi qu'il peut appartenir à plusieurs familles (c'est le fournil ou la boulangerie).

Avec la multiplication des boulangeries dans les communes, ainsi que les facilités de transport, le déclin des fours de campagne s'amorce au XX^e siècle. Durant la Seconde Guerre mondiale, à cause des restrictions alimentaires, certains fours sont cependant restaurés pour servir de nouveau. À cette même époque, certains boulangers bretons, pour court-circuiter les règlements du régime de Pétain, échangent directement, sans tickets de rationnement, le blé ou la farine contre du pain. La farine est livrée lors de la moisson et le pain distribué les mois suivants. Pour en tenir le compte, le boulanger confectionnait une baguette de noisetier (bois qui servait par ailleurs à la cuisson) sur laquelle était symbolisée la quantité de pain à livrer ; puis elle était, tel le symbole grec, fendue en deux sur toute sa longueur : l'un des exemplaires restait à la boulangerie alors que l'autre passait aux mains de l'agriculteur. À chaque "achat" de pain, une marque était gravée sur les deux demi-baguettes, jusqu'à épuisement de la quantité prévue.

Après la Seconde Guerre mondiale, le déclin de ces fours est inéluctable. Les fournils devenus vétustes sont trop coûteux à entretenir (certains fermiers ne veulent pas payer pour le propriétaire). De plus, les chemins goudronnés permettent au boulanger de faire des tournées de pain dans plusieurs communes. À la fin du XX^e siècle, dans le cadre de la conservation et de la mise en valeur du patrimoine rural, "la mode d'un certain retour aux traditions redonne parfois de l'intérêt soit à la restauration des vieux bâtiments, soit même à la panification individuelle".



FOUR À BOIS DE LA RUE DU MÔLE

SAVOIR-FAIRE ET SAVEURS

Selon les régions, les époques et les ressources disponibles, les fours à bois sont réalisés avec différents matériaux. Certains sont conçus en pierre, d'autres en briques, en tuiles, en terre cuite ou encore en béton réfractaire.

Pour faire une bonne chauffe, il faut choisir un combustible calorifère: saule et peuplier le sont peu. Le noisetier est plus intéressant: c'est un bois peu utilisé par ailleurs et qui brûle rapidement en créant des flammes vives.

Le pin, le sapin, les bois traités ou peints ne conviennent pas car ils ont des odeurs trop fortes ou représentent des risques pour la santé. D'une manière générale, les bois résineux ne sont pas recommandés car ils encrassent trop rapidement les cheminées, la résine ayant tendance à noircir le four et les conduits.

Le chêne est intéressant et il est souvent utilisé mais il brûle rapidement en créant des flammes vives qui ont tendance à trop chauffer.

Le frêne est un bois avec un bon équilibre, qui brûle bien sans trop chauffer. C'est un bois privilégié pour chauffer le four.

Le taux d'humidité du bois est encore plus important que son essence. Un bois sec assure une combustion efficace, il est recommandé d'utiliser des bois comportant un taux d'humidité inférieur à 20%.

Si le four est resté longtemps en inactivité, l'humidité s'est accumulée dans ses parois épaisses. La chauffe doit être très progressive pour l'éliminer (risque d'effondrement) et au moins deux chauffes sans enfournement sont nécessaires pour éliminer l'humidité. Cette opération de montée en température progressive après une longue non-utilisation s'appelle le dérhumage.

On chauffe le four en y faisant brûler du bois (notamment des fagots).

Voici quelques indicateurs signifiant que la température de cuisson (environ 300 °C) est atteinte :

- > les pierres de la voûte sont devenues blanches en surface ;
- > des étincelles se produisent lors du passage d'un bâton de bois sur la pierre ;
- > si un épi de blé laissé une minute ou deux au milieu du four, porte ouverte, noircit, c'est que la température est trop haute.

C'est à ce moment qu'on enfourne les tartes ou pizzas, porte ouverte et braises en place, la température à ce moment peut atteindre facilement 350 °C sur la sole, la cuisson est très rapide, quelques minutes tout au plus.

Quand il est assez chaud, on retire les cendres à l'aide d'un instrument à décrocher (cet instrument revêt des formes très diverses selon les régions et porte aussi des noms variés, en Haute-Marne c'est un "riaule" ou "riol", en Bretagne, c'est un rouable et en Franche-Comté c'est un rable), puis on retire les tisons.

La plupart des fours comportent un cendrier, simple trou dans le mur en bas à droite ou à gauche de la gueule du four. Les braises retirées du four sont mises dans le cendrier où elles achèvent de se consumer pour donner une cendre très fine, presque impalpable. C'est cette cendre qui était utilisée pour laver les draps: ceux-ci étaient mis dans le cuveau, en pierre ou en bois, souvent installé dans la chambre à four avec la cendre, une couche de draps, une couche de cendre jusqu'à remplir le cuveau et l'on tassait. Il ne restait plus qu'à verser de l'eau bouillante pendant plusieurs heures, l'eau traversait les couches de draps, et s'écoulait par la bonde au bas du cuveau. Au bout de sept ou huit heures, les draps propres étaient rincés dans la rivière et étalés sur le pré pour sécher. Les cendres peuvent servir à faire du savon ou de la lessive.

À ce moment-là, il faut se dépêcher car le four est en train de "décaler" (perdre par rayonnement la chaleur emmagasinée dans les parois).

Il reste à terminer de le nettoyer pour débarrasser la sole des cendres et petits morceaux de charbon restants. On peut utiliser pour cela un tissu humide (en toile de jute p. ex.) accroché au bout d'un bâton, ou un balai en fibres végétales (humidifié pour éviter l'embrasement).

On peut alors effectuer un dernier contrôle de température en déposant une feuille de papier journal sur la sole pendant quelques secondes: si elle brunit sans trop noircir ni s'enflammer, c'est que le four est à bonne température pour enfourner le pain. De nos jours, on utilise souvent un simple thermomètre de four qui affiche la température de l'air.

On enfourne alors la pâte à pain en commençant par enfourner les gros pains sur les côtés car ils sont plus longs à cuire et on termine par les petites pièces. Dans certaines régions de France, les enfants jetaient de petites galettes de pâte pour vérifier la température du four. Ce sont des fouées qui gonflent sous l'effet de la chaleur intense, 300 °C environ, et qui peuvent être mangées chaudes en les fourrant de mogettes, de rillettes, de confiture ou toutes sortes de bonnes choses. Ces fouées sont dégustées dans certains restaurants des pays de Loire.

La pâte à pain cuit grâce à la chaleur emmagasinée. On doit y rajouter une gamelle d'eau pour un meilleur produit fini. L'eau va apporter de l'humidité, la cuisson sera meilleure, le pain sera plus développé, il aura une meilleure grigne et une belle couleur.

La grigne est la découpe faite par le boulanger sur le dessus du pâton juste avant l'enfournage. Elle permettra au pain de lever en des endroits bien définis. Pour faciliter la cuisson du pain, une ou plusieurs de ces entailles sont réalisées de façon franche sur un centimètre de profondeur, avec une lame de rasoir, un couteau très aiguisé ou un cutter. Les fentes sont effectuées rapidement pour empêcher la pâte de coller au couteau.

Les grignes créent des faiblesses dans la croûte du pain. Elles facilitent la sortie des gaz du pâton durant la cuisson (vapeur d'eau, CO2).

Sans grignage, la croûte du pain se déchirerait de façon anarchique pour permettre à la mie de se développer.

Après la cuisson, les grignes forment des excroissances typiques. C'est pourquoi leur forme et leur distribution interviennent également dans l'esthétique du pain.

LE FOUR À BOIS DE LA RUE DU MÔLE : HISTOIRE DE PAIN ET D'AMITIÉ

Pour les Gaillardins, le 15 de la rue du Môle n'est pas un endroit inconnu. On venait acheter son pain, pétri selon d'anciennes méthodes et cuit au feu de bois. Le fournil est toujours présent et derrière ses murs, se cache ce four à bois qui a cessé de crépiter en 1988.

Bernard Neuvesse a fait vivre ce lieu de 1954 à 1988. Ce fournil fut toute sa vie. Les nuits blanches passées en compagnie de "Fifi", son chat, resteront dans la mémoire de tous ceux qui passaient lui rendre visite au petit matin. Et ils étaient nombreux: son ami Maxime, les douaniers, les agents de la ville, les lève-tôt et les couche-tard, ils étaient là pour boire le café avec Bernard au milieu de cette magnifique odeur de pain et de croissant chaud cuit au feu de bois.

Le four a fonctionné pour les fêtes du pain qui ont eu lieu à Gaillard en mai 2002, 2008, 2010, 2012 et 2013. Actuellement, il peut encore fonctionner, mais pour cela, il faudra trouver un boulanger qui sache encore faire cuire du pain au four à bois...

LE CARILLON DE L'ESPACE LOUIS SIMON

ACCOLÉ À CE LIEU CULTUREL ET SPORTIF EN 2004, CE CARILLON DE 25 CLOCHES DE TYPE "ARS SONORA" REMPLACE UNE FONTAINE.

ON NE PARLE DE CARILLON QU'À PARTIR DE DEUX OCTAVES, SOIT 24 CLOCHES PARFAITEMENT ACCORDÉES. LE CARILLON SORT DES ATELIERS DE LA MAISON PACCARD DE SÉVRIER, PRÈS D'ANNECY (74).

Baptisée **"Jeu d'eau"**, cette sculpture fut imaginée par l'artiste Jean-Marc Bonnard. Elle illustre parfaitement le concept Ars Sonora par lequel la matière première de la sculpture est la cloche.

Le carillon a été érigé grâce à une souscription publique; chacun a pu acquérir une cloche ou un poids de cloche. Le nom du donateur est inscrit sur la cloche. Le Conseil municipal a acquis la plus grosse cloche de la structure.

Les donateurs ont pu aller voir la coulée de la cloche à la Fonderie Paccard de Sévrier.

Le moment de la coulée est particulièrement solennel: du four mis en route le matin à 6h45 sortait vers 15h15 un métal en fusion à la température de 1200°. Ce matériau était versé dans le moule de nos cloches.

Autour des personnalités de la ville et de l'agglomération, des compagnons et de la direction de la fonderie Paccard, un très nombreux public de Gaillard s'est rassemblé sous un pâle soleil d'hiver le samedi 5 février 2005 pour participer à la première audition du carillon. C'est Aliona Kourenko d'Annecy, virtuose du carillon électrique dynamique, qui a eu l'honneur de pouvoir jouer deux airs de J.S. Bach et de Paganini, puis la chanteuse Anne Paccard et l'harmonie municipale ont clos cette sympathique journée.



Autour des personnalités, de nombreux donateurs se sont réjouis de la réussite du projet et se sont mêlés aux carillonneurs, organistes, instrumentistes divers et mélomanes, heureux d'avoir apprécié la première prestation des 25 cloches en airain qui s'élèvent avec élégance dans l'architecture et l'environnement du centre culturel de Gaillard, grâce notamment à l'imagination créatrice de Jean-Marc Bonnard, l'artiste qui a conçu l'ensemble sculptural, venu tout spécialement de Saint-Étienne où il exerce la fonction de professeur à l'École des Beaux-Arts de la ville.

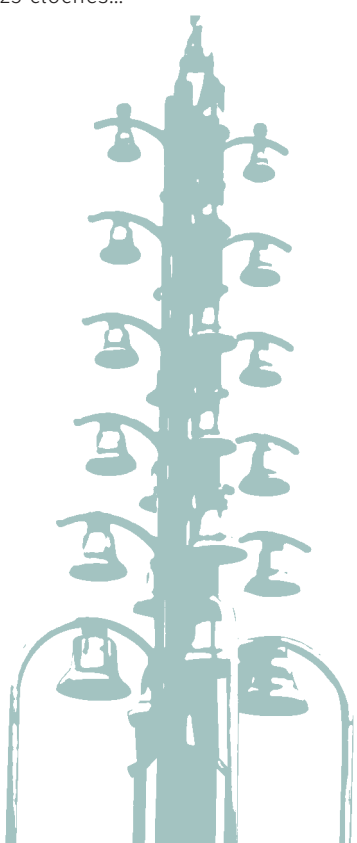
Depuis le 11 mars 2005, le carillon sonne chaque jour toutes les heures de 10h à 18h, en égrenant un air d'une durée voisine d'une minute, sauf à midi où l'air dure environ 2 minutes. Ces 250 mélodies préenregistrées sont changées chaque mois en fonction de la saison et des thèmes de circonstance. Sous les doigts d'un mélomane, le carillon peut accompagner harmonie, chœur, instrument ou être soliste également. De nuit, le carillon se tait mais il possède un éclairage évolutif.

Initialement, le carillon devait comporter 29 cloches mais comme c'était le nombre exact de membres du Conseil municipal, le choix du Conseil s'est finalement porté sur 25 cloches...



Note	Diamètre en cm	Hauteur en cm	Poids en kg
MI 5	38,2	29	43
FA 5	38,1	27,5	42
FA # 5	36,5	27,5	39
SOL 5	34,4	27,5	32
SOL # 5	32,2	24,6	27
LA 5	31,5	24,7	26
LA # 5	30,8	24	25
SI 5	30	23,7	24
DO 6	28,4	21,7	22
DO # 6	27,7	21,2	22
RE 6	26,9	22,2	21
RE # 6	26,2	21,6	20
MI 6	25,7	22	20

Note	Diamètre en cm	Hauteur en cm	Poids en kg
FA 6	25,5	20,8	19,5
FA # 6	24,3	19	17
SOL 6	24,2	19	16
SOL # 6	23,5	19,4	16
LA 6	22,7	18,1	15
LA # 6	21,2	17,5	14
SI 6	20,7	17,2	13
DO 7	20,5	17,3	13
DO # 7	20	16,5	12
RE 7	19,2	15	11,5
RE # 7	18,8	14,8	11
MI 7	18,8	14,8	11



LES ÉCOLES

LE 3 AOÛT 1843, LORS DE SA CRÉATION OFFICIELLE PAR S.M. CHARLES ALBERT, ROI DE SARDAIGNE ET DUC DE SAVOIE, GAILLARD NE POSSÈDE AUCUN ÉDIFICE PUBLIC. LA COMMUNE COMPTE 132 GARÇONS ET AUTANT DE FILLES, HEUREUSEMENT PAS TOTALEMENT NON SCOLARISÉS CAR « UNE ÉCOLE COMMUNALE DE GARÇONS FONCTIONNE AU CHEF-LIEU, TENUE PAR UN INSTITUTEUR LAÏQUE » POUR LAQUELLE LA MUNICIPALITÉ CHERCHE À LOUER UNE CHAMBRE CONVENABLE. QUANT AUX FILLES, ELLES SONT OBLIGÉES D'ALLER PUISER LEUR INSTRUCTION À L'ÉCOLE DE CHÊNE.

Gaillard doit donc s'équiper. Mais tous les conseils constatent l'insuffisance des ressources communales. Heureusement, les libéralités de l'empereur Louis-Napoléon Bonaparte permettront de faire face : nous sommes sous le second Empire. La loi du 6 juillet 1860 crée des facilités d'emprunt pour les communes de Savoie, Haute-Savoie et Alpes-Maritimes (ex-comté de Nice) qui viennent d'être rattachées à la France par le Traité de Turin du 24 mars de cette même année.

Le 16 juin 1861, les 12 membres du Conseil municipal réunis sous la présidence du Maire, Monsieur Lavanchy, et assistés de 9 citoyens, parmi les plus imposés, votent un emprunt de 10'000 francs remboursables en cinquante ans.

Cet argent, libéré par le Crédit Foncier, servira à construire « une maison commune pour y loger les écoles des garçons et des filles et y ménager une salle pour la mairie et les archives » : il s'agit de l'ancienne partie de l'actuelle mairie. Le coût sera de 28'000 francs.

Cette maison commune sert de mairie école de 1861 à 1911. À la construction de l'école des Voirons, elle est mise en vente mais sans succès. Elle héberge des réfugiés durant la guerre de 1914-1918 et redevient Mairie en 1929. Quelques classes y fonctionneront encore plusieurs années au rez-de-chaussée

sud. Elle servira également de salle de répétition de l'harmonie municipale jusqu'à la construction de l'Espace Louis Simon en 1979.

Depuis, restaurée plusieurs fois, notamment en 1997 et agrandie en 2010, elle n'abrite plus que les services municipaux.

L'ÉCOLE DES VOIRONS

Cette école a été construite en 1911. Située entre l'église et la mairie, et sur les bancs de laquelle beaucoup de Gaillardins ont usé leurs fonds de culotte, ce fut « l'École de Filles et l'École de Garçons ».

À l'origine, l'école ne comportait que le bâtiment central, les « ailes » ayant été ajoutées en 1955. Nous avons une photographie datant de 1965 et montrant l'aile droite de l'école marquée « école de filles ».

En 1968, la construction d'un deuxième groupe scolaire (école du Salève) a permis la mixité dans les classes et la naissance de l'« école des Voirons ». ¹

Le corps central de l'école est muni d'une cloche qui a été fondue en 1947.

Sur chaque aile figure une sculpture. Il s'agit d'un cavalier sur l'aile gauche et d'oiseaux sur l'aile droite. Nous n'avons rien trouvé dans les archives concernant la date de mise en place de ces sculptures. ²

Mme Rambaud en assura la direction jusqu'en 1983, puis M. Delorme prit la relève. La construction d'un troisième groupe scolaire en 1975 a entraîné le partage de la population enfantine en trois secteurs.

L'école propose neuf classes pour un total de 179 élèves (dont 5 en ULIS) lors de la fin de l'année scolaire 2024-2025, tous dans les classes de primaire. C'est l'école des Bossonnets qui accueille les enfants de maternelle.

L'ÉCOLE DU JURA

L'histoire de l'école du Jura débute en 1883. Suite à la fermeture de l'asile de Vallard tenu par les sœurs de la Charité et attendu que la création d'une école maternelle est très demandée par les familles, appartenant toutes à la classe ouvrière ou horticole, le Conseil municipal vote en mai 1883 la création d'une école maternelle. Et demande à « l'autorité supérieure » de dépêcher l'inspecteur primaire afin d'étudier les possibilités.



1 L'ÉCOLE DES VOIRONS EN 1921





2 CAVALIER ET OISEAUX FIGURANT SUR L'ÉCOLE DES VOIRONS

Il est par la suite question de construire cette école à Moëllesulaz, mais la décision est ajournée le 23 mai 1886.

En 1899, le Conseil municipal étudie la création d'une école enfantine annexée à l'école de filles. Les écoles publiques comptent alors 77 garçons et 82 filles. Les parents, jardiniers ou journaliers, travaillent toute la journée. Il en résulte que les accidents impliquant de jeunes enfants sont fréquents car ceux-ci sont livrés à eux-mêmes ou les aînés manquent l'école pour garder les petits. En comptant les quatre hameaux de Gaillard, environ 50 enfants de 3 à 7 ans sont en attente de scolarisation. Et puis surtout, il existe à Vallard une école « libre » qui reçoit les enfants. Il est donc urgent, pour la municipalité, de créer une classe enfantine laïque.

Le 18 juin 1899, le Conseil municipal prie donc instamment l'Administration de bien vouloir prendre sa demande en considération et de procéder au plus vite à la création d'une classe enfantine à l'école publique de filles de Gaillard. Le Conseil s'engage à voter les fonds nécessaires à la construction du bâtiment, mais demande aussi une subvention à l'État.

Le 8 juillet 1899, le Conseil municipal délibère qu'il y a lieu d'acquérir une parcelle de terrain située entre Moëllesulaz et Gaillard appartenant à M. Bon, entrepreneur, pour y construire l'école. La dépense en vue de l'achat et de la construction sera couverte par un emprunt. Le Conseil prie le Préfet de bien vouloir procéder au plus vite aux formalités nécessaires.

Le 25 novembre 1899, le Maire annonce que l'accord du Préfet a été reçu le 30 août. M. Raillon, architecte départemental, est chargé de dresser les plans. Les plans et devis estimatifs s'élèvent à la somme de 14'704,78 francs. Le Conseil municipal approuve ces plans et devis, accepte la dépense au moyen d'un emprunt, mais demande au Préfet de lui accorder la subvention de l'État la plus élevée possible.

Le 16 décembre 1899, réunion extraordinaire du Conseil. Celui-ci s'engage à prendre en charge les dépenses obligatoires pour l'entretien de la nouvelle classe, et ce, pendant les 30 ans à venir.

Le 11 août 1900, le Maire donne lecture d'une lettre du Préfet fixant à 10'000 francs la subvention accordée par l'État. Il reste donc



3 L'ÉCOLE DU JURA DÉMOLIE EN 2023



L'ÉCOLE DU CHÂTELET 4

5'563 francs à la charge de la commune, somme pour laquelle on lève un emprunt sur 20 ans au taux de 6,11 %.

Lors de la séance du 15 juillet 1902, on apprend que l'école est terminée, que la nouvelle institutrice entrera en fonction à la rentrée d'octobre, et qu'il faut une somme de 200 francs pour le matériel de cette classe.

Il aura fallu 19 ans pour construire cette école enfantine.

Mais suite au développement de la commune de Gaillard, cette école maternelle devient trop petite. Il est décidé de construire une nouvelle école maternelle « les Bossonnets ». En 1991, l'école maternelle d'origine est transformée en école de musique, laquelle est transférée, en juillet 2021, à la Maison des Arts Walter Comelli. Sa démolition a été décidée par le Conseil municipal, dans sa séance du 12 avril 2021, car elle ne répondait

plus aux normes environnementales notamment. Sa destruction a eu lieu en janvier 2023. **B**

L'ÉCOLE MATERNELLE DES BOSSONNETS

Adieu Jura, bonjour Bossonnets. C'est ce que s'est dit le personnel de l'école le jour des vacances d'été ! En effet, en ce 6 juillet 1991, la « vieille école » du Jura avait vécu. Grâce au travail effectué par les ouvriers, les enseignants et les agents de service toujours aussi efficaces, la réception du bâtiment pouvait avoir lieu et le 10 septembre, la « nouvelle école » des Bossonnets flambant neuve ouvrait ses portes. C'est Catherine Gintz qui en était l'architecte. À l'ouverture, son objectif est d'accueillir cinq classes, sous la responsabilité de M. Galy, directeur. En 2017 l'école a été agrandie. À la fin de l'année scolaire 2024-2025, elle comporte maintenant six classes pour un effectif de 135 enfants.

LES ÉCOLES



5 L'ÉCOLE DU SALÈVE AVANT SA RÉNOVATION

L'ÉCOLE DU CHÂTELET 4

Situées juste en face de l'Espace Louis Simon, l'école maternelle et l'école primaire du Châtelet ont été ouvertes en septembre 1975. C'est donc la plus récente des écoles élémentaires. À la fin de l'année scolaire 2024-2025, elle comporte actuellement 12 classes primaires et 6 classes maternelles.



Ses effectifs sont de 298 écoliers, dont 116 élèves en maternelle, et 171 élèves en classes de primaire. L'école accueille également 11 enfants en situation de handicap dans le cadre du dispositif d'inclusion scolaire ULIS.

L'ÉCOLE DU SALÈVE 5

Construite en 1968 pour dédoubler l'École de Garçons et de filles de Gaillard (école des Voirons), l'école du Salève a aussi été l'occasion de permettre la mixité des élèves dans la commune. La création de ce groupe scolaire a coïncidé avec la construction de la SIGEM. C'est à cette époque que tous les autres établissements ont été baptisés avec des noms de montagne (école du Jura, école des Voirons).

Cette construction décidée par Monsieur Le Maire Louis Simon s'avérait tellement nécessaire et indispensable qu'au cours des premiers mois de son existence, elle a vu l'ouverture d'une nouvelle classe par mois. Prévue à l'origine pour huit classes, il a fallu dans un premier temps s'exiler

avec la 9^e classe à la SIGEM près du bureau de M. Fussner, puis trois autres classes ont pris place dans les locaux du Centre des Associations et enfin le perfectionnement a dû se regrouper dans les salles préfabriquées des Voirons, en face du cimetière.

M. Arsène Gaillard en prit d'abord la direction jusqu'en 1972. Certains instituteurs l'ont suivi : M. Lamouille, Mme Ville, Mme Gelloz, Mme Gaillard, Mme Baillot, Mme Lavorel. Lui succéda M. Jean Lamouille jusqu'en 1982. Puis vinrent M. Raymond Joly, jusqu'en 1988, M. Michel Padey et enfin Mme Jeannette Ismaili jusqu'en juin 2025.

L'école maternelle a été ouverte en 1969 et compte trois classes à la rentrée. En novembre de la même année, une quatrième classe est créée.

Gaillard connaît un véritable bond démographique !

Pour la petite anecdote, les anciens registres matricules des élèves de la commune existent encore à l'école du Salève. On a pu retrouver sur un même registre les « pères et fils », ce qui prouve qu'il y avait donc bien peu d'inscriptions, bien peu de changements aussi... Sachez qu'en 1961, on comptait neuf instituteurs en tout dans les écoles de Gaillard.

Consciente du patrimoine que cela représente, la ville s'est attachée à rendre très fonctionnelles ses écoles, notamment celle du Salève.

Cette dernière vient d'être agrandie. En cette fin d'année scolaire 2024-2025, elle accueille 129 élèves répartis en 7 classes de maternelles, 16 enfants en toute petite section, et 232 élèves répartis en 13 classes élémentaires. C'est la plus grande école de Gaillard.



L'ÉCOLE DU SALÈVE APRÈS TRAVAUX 5

LES PONTS SUR LE FORON

LES PONTS DE L'ESCALADE, DE FOSSARD ET DE SOUVILLE



LES REPÈRES DE CRUES POSÉS EN 1993 ET 2015



1

LE PONT DE L'ESCALADE

C'est au château des Terreaux que se sont rassemblées les troupes de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, et de là que partirent les Savoyards pour attaquer Genève. Préservé au fil des ans, entretenu et réhabilité par la commune, le pont garde toute la richesse de son passé. Après l'échec de leur tentative, de nombreux soldats savoyards se réfugièrent au château des Terreaux avec une partie de leur matériel. On retrouve dans le « Registre des Conseils », en date du 26 décembre 1602, une décision rappelant ces faits : « Étant proposé si l'on permettra à Pierre de Maisonneuve et à d'autres d'aller en la maison de dame de Rossillon, aux Terreaux, prendre des machines et munitions de guerre qu'on dit y avoir laissé les Savoyards ».

Ce pont, construit sur le territoire français, ne peut être emprunté, comme le veut la législation actuelle, que par les citoyens helvétiques.

Il abrite la borne 100, encastrée dans le parapet du pont. **1**

LE PONT DE SOUVILLE

Le pont de Souville est le dernier passage qui relie le territoire français au territoire helvétique, quand on longe le Foron, avant qu'il ne se jette dans l'Arve dans la plaine de Bas-Vernaz.

Il est construit en 1865 par souscription des habitants de Vernaz et de Villette. En effet, ce sont eux qui étaient les plus concernés par ce passage supplémentaire au-dessus du Foron. Il abrite d'ailleurs la borne 99. **2**

En 1996 et 1998, deux ouvrages de décharge (doublement de la buse) ont été réalisés afin de permettre le passage d'une crue trentennale au droit des pont de Souville et de l'Escalade. **3**

En effet, à l'occasion de chaque crue importante, le radier de ces deux ouvrages s'engrave rapidement. Le gabarit hydraulique des ponts est alors sensiblement réduit et peut s'avérer problématique en cas de nouvelle crue du Foron. En 2002, l'engravement des radiers a pu être mesuré : plus de 200 m³ de gravier s'étaient accumulés dans les deux ouvrages de décharge, réduisant ainsi d'un tiers leur gabarit hydraulique.

QUANT AU NOUVEAU PONT DE FOSSARD, celui qui est le plus en amont des trois ponts et qui sert à la douane, il a également été doublé au niveau de la buse. Des travaux sont actuellement réalisés en amont.



2



3



LES BORNES FRONTIÈRES

VOUS PASSEZ SÛREMENT TOUS LES JOURS DEVANT ET POURTANT, VOUS NE LES AVEZ JAMAIS REMARQUÉES : DE QUOI S'AGIT-IL ? DES BORNES FRONTIÈRES ! ELLES DÉLIMITENT LA FRONTIÈRE CHOISIE PAR LES HOMMES. QUE SIGNIFIENT LES FORMES, LES BLASONS OU LES INSCRIPTIONS QUI LES ORNENT ? NOUS VOUS PROPOSONS DE LE DÉCOUVRIR... « LES BORNES SONT LES CICATRICES DE L'HISTOIRE »

La frontière entre Genève et la France, tout au long de laquelle se dressent des bornes, s'étend sur 105 kilomètres. Pour Genève, deux secteurs internationaux : la limite avec le département de l'Ain et celle avec la Haute-Savoie. Un secteur délimite également Genève du canton de Vaud.

Sur les cartes topographiques nationales suisses au 1:250000^e, la frontière internationale est représentée par un trait formé de croix noires. Les bornes sont indiquées au moyen d'un repère rond surmonté parfois du numéro de la borne. Pour la Haute-Savoie, le bornage commence à Chancy avec la borne 1 et se termine avec la borne 219 à Hermance.

Les numérotations datent des abornements de 1816 à 1818 réalisés lors de la création du canton suisse de Genève. Elles sont toujours en vigueur.

Depuis lors, plusieurs entre-bornes ont complété le marquage, alors que d'autres étaient supprimées.

La grande majorité des bornes frontière de la limite franco-genevoise sont des pierres taillées en calcaire ou en granit plantées solidement en terre.

Elles peuvent être cubiques, parallélépipédiques, pyramidales ou cylindriques. Là où la topographie ne permettait pas la pose d'une borne, les fonctionnaires ont utilisé des chevilles en métal.

Toutes les bornes possèdent plusieurs attributs. Elles sont généralement numérotées.

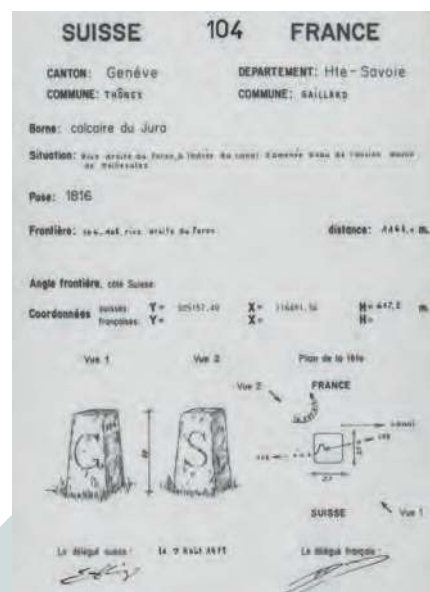
Parfois, les bornes sont dédoublées au moyen d'un numéro bis. Après 1818, lors d'ajouts de bornes entre les pierres déjà existantes, les fonctionnaires utilisèrent le numéro de la borne précédente suivi d'un numéro additionnel (101.1) ou d'une lettre (62A).

Sur la tête de la borne, se trouve un point gravé à partir duquel deux lignes tracent respectivement la direction de la borne précédente et celle de la suivante **1**.



Généralement, sur le côté, se trouve le millésime qui correspond à l'année de leur pose ou aux années où elles ont été modifiées ou déplacées. Sur les faces les plus larges, on retrouve les armoiries des États, ou seulement une ou plusieurs lettres comme inscription. Certaines bornes présentent plusieurs gravures d'époques différentes, témoins des changements politiques.

Chaque borne possède sa fiche descriptive : aspect, mesures, millésime, matériau, description du lieu et de la frontière à cet endroit et enfin coordonnées dans les deux systèmes géodésiques nationaux. Certaines ont fait l'objet d'un relevé par GPS **2**.



G COMME GENÈVE, S COMME...

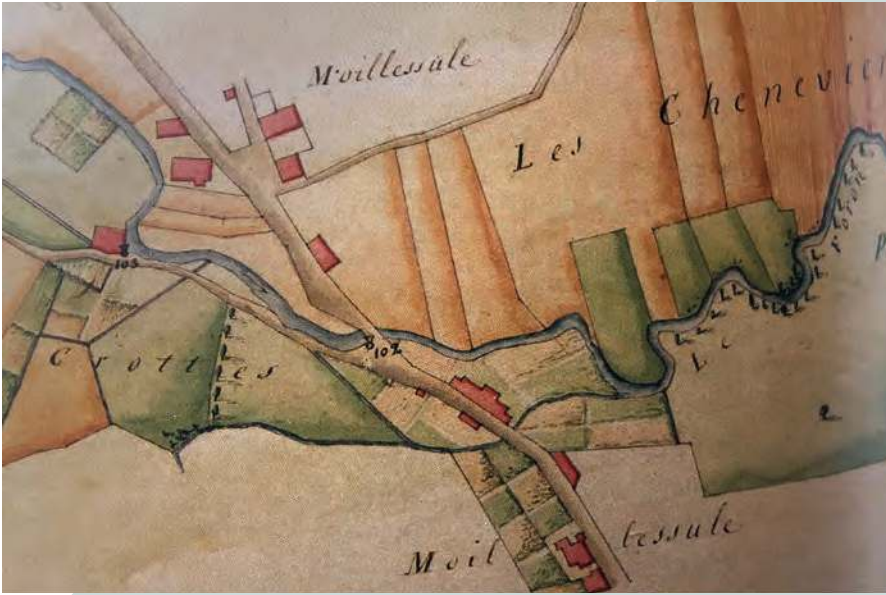
Sardaigne, Savoie ou Suisse ?

En 1713, le duc de Savoie devient également roi de Sicile. En 1718, il échange le royaume de Sicile contre celui de Sardaigne.

Au cours du XVIII^e siècle, le Royaume de Sardaigne se modernise. Il réalise le premier cadastre graphique européen : les fameuses « mappes sardes ».

Le relevé systématique du territoire savoyard durant les années 1728 à 1738 va déboucher sur la prise de conscience de la nécessité de délimiter plus précisément la frontière avec Genève. Des bornes sont posées avec un « S » dessus pour Sardaigne.

Plus tard, après la chute de Napoléon en 1815, la délimitation de la frontière est revue et corrigée. Un grand nombre de nouvelles bornes furent posées. Du côté de l'Ain, la France de Louis XVIII grava sur les bornes un lys unique. Pour Genève, un demi-aigle



et la clé ou un simple « G » figurent sur la face suisse des bornes genevoises. Pour le côté savoyard, Victor-Emmanuel 1^{er} marquera sa souveraineté sur les bornes au moyen de l'aigle de Savoie couronnée ou de la lettre « S », « S » comme Savoie.

Remarquez la borne 102 à la douane de Moëllesulaz **3** et la 103 à l'angle de la Maison Gubier

En 1860, la Savoie devient française avec une zone franche étendue au Chablais, au Faucigny et à la partie nord du Genevois. La République française ne retailla pas les anciennes pierres sardes autour de Genève.

Seules les nouvelles bornes furent munies d'un « F » du côté France et d'un « S » du côté Suisse. Il est donc cocasse de constater que sur les bornes gravées d'un « F » et d'un « S », « S » signifie Suisse, tandis que sur les bornes gravées d'un « S » et d'un « G », « S » signifie Savoie et « G » Genève...

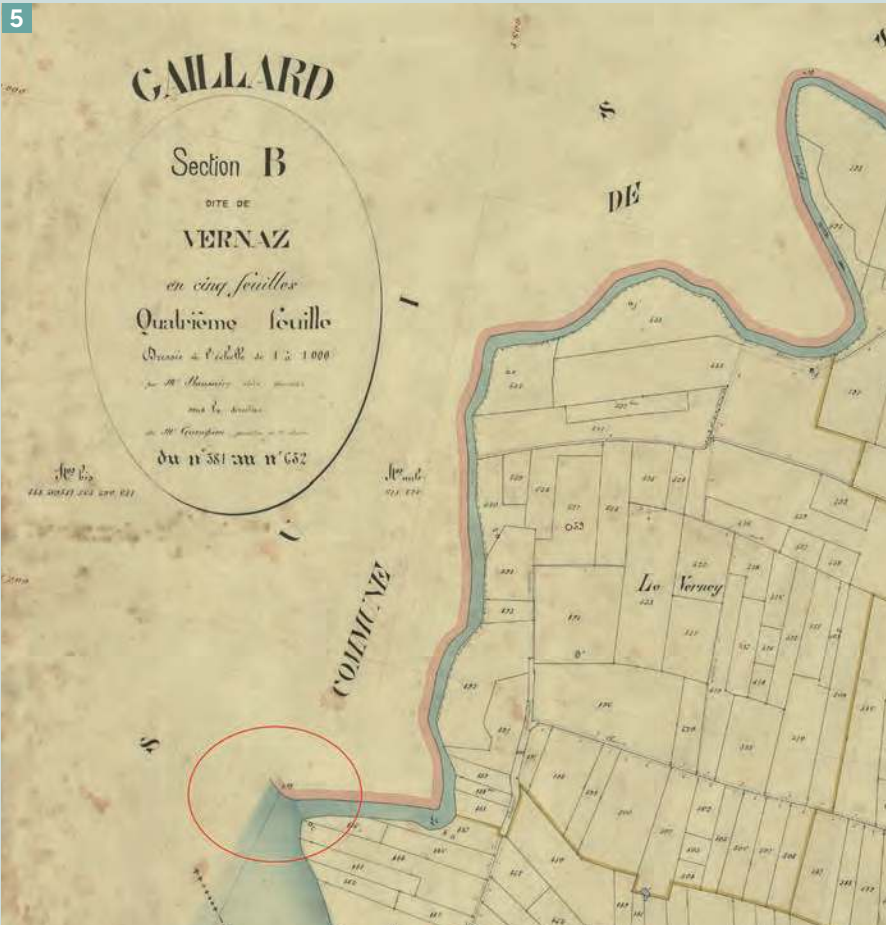
Pour notre commune, la frontière se fait exclusivement avec Thônex. Les bornes sont numérotées de 99 à 104 (la 98 n'existant plus). Le cadastre de 1899 indique les bornes. Vous pouvez aller les voir, mais n'oubliez pas vos papiers d'identité !

Tout en bas de Gaillard, sur le pont de Souville, vous trouverez la borne 99 **4**.

Il s'agit d'une borne Savoie/Genève. La pierre se trouve sous la barrière, à la fin du pont, marquant la rive droite de la rivière.

Cette pierre a une histoire compliquée. La pierre du pont, actuelle 99 et ancienne 98, se trouvait lors de sa pose au bord instable de la confluence entre l'Arve et le Foron (voir le cadastre de 1899) **5**.

Elle a été déplacée et renumérotée en 1932. À cette occasion, il a été décidé de renoncer à placer une borne à l'embouchure du Foron. Depuis lors, il n'existe plus de borne numérotée 98 sur la frontière entre le canton de Genève et le département de la Haute-Savoie. Peut-être qu'une borne sera replacée lorsque les travaux de la confluence de l'Arve et du Foron auront été réalisés par le SM3A (Syndicat Mixte d'Aménagement de l'Arve et de ses Affluents), syndicat qui gère l'Arve et le Foron....



En remontant le Foron sur environ 300 m, parmi les bacs à fleurs, se niche le pont de l'Escalade. La borne 100 est encastrée dans le parapet du pont. Elle date de 1816 et est une Savoie/Genève **6**.



De manière assez surprenante d'ailleurs, le pont de Fossard ne possède pas de borne. La frontière étant délimitée par le Foron, la prochaine borne est la borne 101 au pied de la douane de la Route Blanche. Elle date de 1816.

LES BORNES FRONTIÈRES

>> Au milieu de la douane de Thônex-Vallard, une pierre sort du lot, la borne 101.2 qui date de 1816. Elle était autrefois la 70 située au bord du ruisseau l'Arande. Elle est ornée des armes du canton de Genève et de celles du Royaume de Sardaigne, le tout parfaitement conservé **7**.



De part et d'autre de la douane, se trouvent des chevilles marquées 101.1 et 101.3 datant de 1975 **8**.

L'arrivée en Suisse de la Route Blanche venant de Chamonix nécessita la construction d'une plate-forme douanière. On canalisa le Foron, dessina une nouvelle limite chevauchant le flanc du Foron. La nouvelle ligne compense exactement les surfaces échangées : 1130 m² en tout. 565 m² ont été cédés par la France et 565 m² par la Suisse **9**.

Après avoir traversé la Route Blanche, vous retrouverez le sentier nature du Foron. Il se prolonge jusqu'à la douane de Moëllesulaz. La borne se trouve en amont du pont du Foron. Vous remarquerez, sur la rive droite du cours d'eau, la borne 102 de 1816 aux blasons de Genève et du Royaume de Sardaigne (aigle, croix de Savoie et couronne) **10**.



La borne 103 se niche dans les buissons au coin de la maison Gubier, côté Thônex. Elle datait de 1816 et possédait les inscriptions G pour Genève et S pour Savoie. Malheureusement très abimée (on distinguait à peine le 103 et le G), elle a été remplacée en 2020 par une toute moderne, très efficace, mais qui manque de charme **11**.



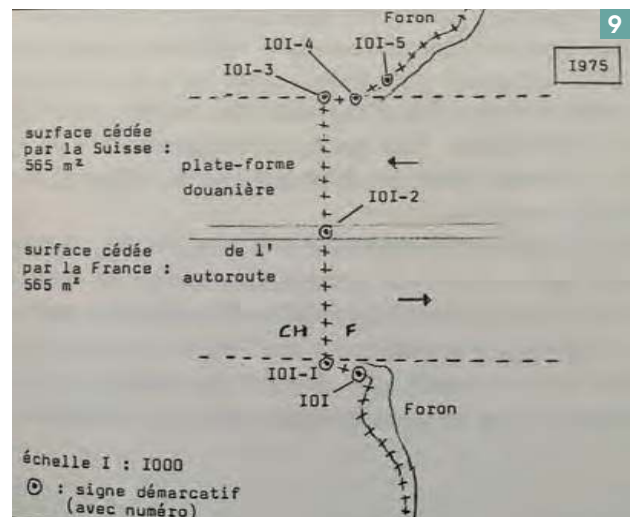
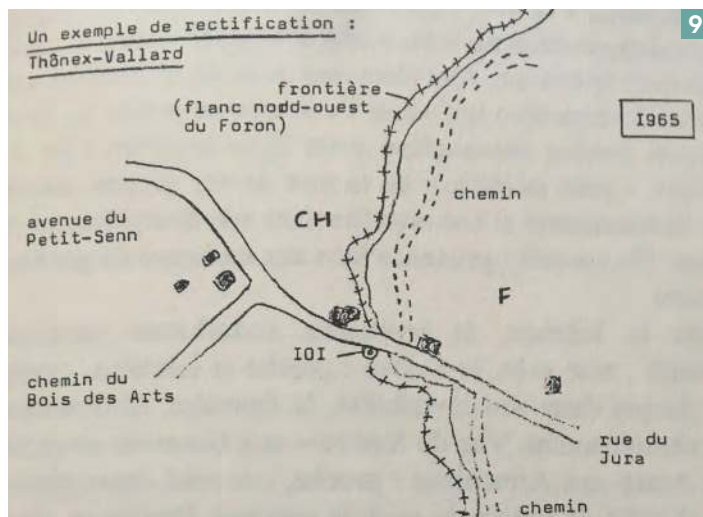
La borne 104 n'est pas visible depuis Gaillard. Elle se situe à Thônex, vers chez Caran d'Ache. Il faut rappeler que, contrairement au reste de la commune, ici ce n'est pas le Foron qui fait la frontière mais le tracé de son ancien bief.

Dernier point de passage entre Thônex et Gaillard : la voie verte située au-dessus du Léman Express. C'est sur cette passerelle que les autorités suisses et françaises ont inauguré la voie verte le 27 avril 2018.

Comme un clin d'œil à l'histoire, la passerelle qui enjambe le Foron possède des bornes stylisées G et S... **12**



Reste à savoir ce que représentent le G et le S...



“MY WAY”

C'EST LE 21 MAI 2024 QU'EST INAUGURÉE LA SCULPTURE « MY WAY », INSTALLÉE À PROXIMITÉ DE LA DOUANE DE MOËLLESULAZ. VOULUE PAR LES ÉLUS D'ANNEMASSE AGGLO LORS DE LA MISE EN CIRCULATION DU TRAMWAY ANNEMASSE-GENÈVE, CETTE SCULPTURE MET EN VALEUR LE MOUVEMENT À TRAVERS LA MARCHÉ ET LA NOTION DE PASSAGE ENTRE DEUX TERRITOIRES.



Cette œuvre représente également les actions menées depuis de nombreuses années par l'Agglo en faveur des mobilités actives (piétonnisation et voies cyclables) et des transports en commun (tram et bus). Le pas, symbole de l'œuvre, représente le mouvement, la mobilité active par l'entremise de la marche.

Adepte de la thématique autobiographique, Bénédicte Dubart s'inspire justement de ce vivant et d'éléments extérieurs : l'énergie du ciel et la glaise du nord. « *Comme une sculpture en mouvement au moment précis où elle passe une frontière, ce mouvement se répète d'emblée dans l'esprit de l'observateur jusqu'à imaginer son chemin, sa destinée, son voyage* », souligne sa conceptrice.

Cette sculpture au cœur de la ville de Gaillard permet à chacun, habitant ou voyageur, de prendre la mesure de ce territoire transfrontalier, lieu de passages importants entre la France et la Suisse.

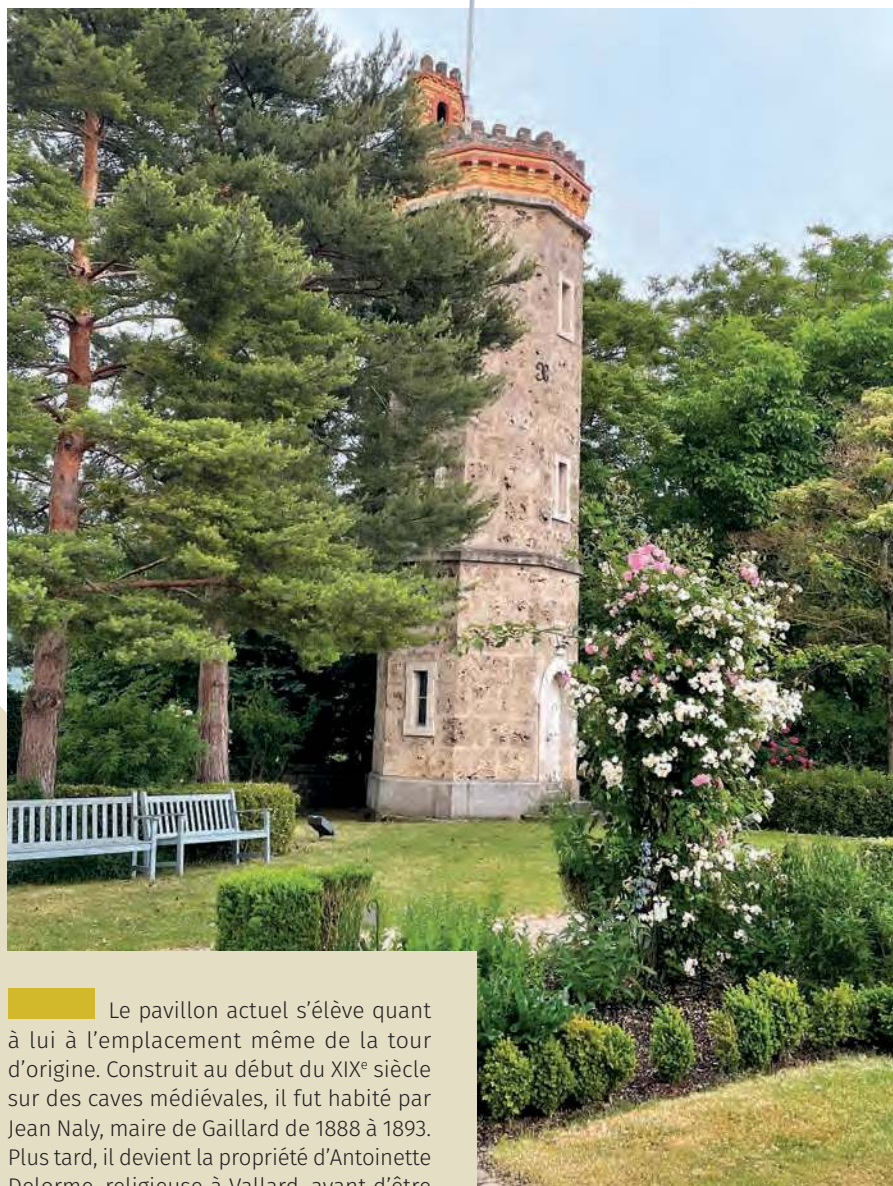
En effet, « My Way », cette sculpture en mouvement qui symbolise le passage, nous permet de jeter un regard sur le passé tout en restant ancré dans le présent. Comment alors ne pas y voir là aussi une autre évocation des rapports transfrontaliers et penser à tous ces héros qui, il y a 80 ans, ont sauvé de nombreuses vies, par le « simple » passage d'une rivière.

Bénédicte Dubart expose ses œuvres dans le monde entier (Paris, Melbourne, Beyrouth, San Francisco). Artiste professionnelle depuis 1992, elle a reçu de nombreux prix lors d'expositions prestigieuses, notamment lors de la Biennale de Venise en 2019.

LE CHÂTEAU PAVILLON STÉPHANE HESSEL

**BIEN QUE D'ALLURE MÉDIÉVALE,
LA TOUR DU CHÂTEAU
NE DATE QUE D'ENVIRON UN SIÈCLE.**

ELLE A ÉTÉ RECONSTRUITE
AU-DESSUS D'IMPORTANTES SALLES
SOUTERRAINES VOÛTÉES DU XIV^e
SIÈCLE, VESTIGES DE L'ANCIENNE
TOUR DE LA NAZ, QUI SERVAIT
AUTREFOIS DE CASEMATE.



Le pavillon actuel s'élève quant à lui à l'emplacement même de la tour d'origine. Construit au début du XIX^e siècle sur des caves médiévales, il fut habité par Jean Naly, maire de Gaillard de 1888 à 1893. Plus tard, il devient la propriété d'Antoinette Delorme, religieuse à Vallard, avant d'être vendu en 1923 à Louis-Alphonse, Prince de Bourbon.

Durant la Seconde Guerre mondiale, le bâtiment est occupé par les troupes allemandes qui utilisent notamment l'œil-de-bœuf de la façade pour surveiller la vallée de l'Arve. Après leur fuite, le 18 août 1944, ce sont les forces américaines qui prennent possession du lieu jusqu'en juin 1945. Parmi elles, le jeune sergent Williams Mac Nelly qui, 43 ans plus tard, revient sur les lieux depuis l'Illinois, en quête de souvenirs. Le château servait alors de quartier général à une mission secrète de renseignements américains en Suisse, menée par la CIA et Allen Dulles. Cette mission conduira à l'opération « Sunrise » qui précipitera la reddition de l'Allemagne nazie.

Dans les années 1980, le château connaît une brève reconversion en restaurant, dirigé par Maurice Bertrand. Puis, en 1993, le Conseil municipal décide d'acquérir le bâtiment qui devient l'annexe de la mairie : le rez-de-chaussée accueille les cérémonies de mariage, le premier étage est dédié aux expositions et aux rencontres culturelles, tandis que le 2^e étage héberge les séances du Conseil municipal.

Le 2 novembre 2015, en présence de Madame Hessel, le bâtiment est officiellement renommé Pavillon Stéphane Hessel, en hommage à cet homme engagé et indigné, venu à Gaillard en 2010 pour y donner une conférence dans le cadre du Partage des Savoires.



LES ARMOIRIES DE GAILLARD

EN 1953, LE CONSEIL MUNICIPAL AVAIT CHOISI LES ARMOIRIES DE LA COMMUNE : CELLES DE LA FAMILLE DE ROSSILLON.

PENDANT QUATRE SIÈCLES, CETTE FAMILLE FUT CERTAINEMENT LA PLUS « MARQUANTE » DE L'ENDROIT ET PORTAIT LE BLASON CI-CONTRE.



ARMOIRIES DE LA FAMILLE DE ROSSILLON : DE SABLE À LA CROIX D'ARGENT. LEUR DEVISE : SPES MEA DEUS (J'ESPÈRE À DIEU)



LES ARMES DE LA FAMILLE DE LA NAZ SE LISENT D'OR À LA BANDE TRANCHÉE DE GUEULE ET D'AZUR.

De Rossillon...

La famille de Rossillon, seigneur d'Allaman en 1326, originaire du Pays de Gex. Très ancienne famille de noblesse immémoriale, elle occupait, dès le commencement du XII^e siècle, une place importante dans le pays de Genève. Originaire du Pays de Gex, le château de Rossillon, dont il ne reste plus de trace, se trouvait au pied du Jura, dans le territoire de Crozet, au nord-ouest de Saint-Genis. Les Rossillon ne cessèrent d'étendre leurs possessions notamment par alliances. Henri de Rossillon épouse en 1349 Alexie de Pougny. Leur fils Pierre épouse avant 1386 Françoise, fille d'Humbert de la Naz de Gaillard qui lui apporta divers biens féodaux à Gaillard. Veuve, elle en acquit d'autres pour son fils Humbert. Mais on reparlera plus tard de Françoise...

C'est ainsi que, peu à peu, les Rossillon transportèrent sur cette rive leurs demeures : au château de Gaillard, aux Terreaux, au Châteaublanc à Villette. La branche des Rossillon-Allaman s'éteignit en ligne masculine au début du XV^e siècle (après 1424). Les membres de la branche principale (Rossillon-Saint-Genis) possédaient des terres sur la rive gauche du Rhône, où ils

résidèrent très souvent à partir du XIV^e siècle. Leurs descendants augmentèrent peu à peu leurs possessions au dit-lieu et, devenus seigneurs de Gaillard, ils furent certainement la famille la plus importante de l'endroit jusqu'à la fin de leur lignée, éteinte dans la première moitié du XVIII^e siècle après avoir produit de nombreux officiers remarquables par leur valeur

Le duc Charles-Emmanuel de Savoie regroupa en 1615 les seigneuries de Gaillard, Saint-Genis, Puthod et des Terreaux pour en faire le comté de Rossillon, en faveur de Hiéronyme (Jérôme) qui fut fait chevalier de l'Ordre suprême de l'Annonciade en 1638.

Comme les biens et châteaux de ce dernier brûlèrent durant la guerre entre la Savoie et Genève, le duc lui vendit en 1629 le fief de Bernex près de Cuneo dans le Piémont, érigé en marquisat.

Mais avant d'arriver au château de Gaillard, sur la route d'Annemasse, actuellement rue des Vignes et à l'emplacement de la mairie-annexe, existait une autre maison, celle des la Naz (Navi en latin, nef, embarcation).

...à la Naz.

Cette famille était propriétaire d'une maison à laquelle appartenaient les plus belles salles souterraines voutées de l'actuel château.

La famille de la Naz est une famille qui a peu duré et dont le principal personnage est Humbert, damoiseau, châtelain de Château-Gaillard, puis familier et conseiller du comte de Genève vers le milieu du XIV^e siècle. Humbert achète un bois le 13 octobre 1336 et le 3 mars 1341 un marais. Châtelain de Château-Gaillard en 1342. Il épousa

Etiennette de Mornay, puis Alésie de Lornay, laquelle se maria par la suite avec Aymon de Rossillon, frère de Pierre de Rossillon.

De son premier mariage, il eut Pierre, Béatrix et Guidon. De son second mariage, il eut Jeanne, Françoise, Johanette et Mathilde. Revenons à notre Françoise : comme nous l'avons vu plus haut, elle épouse Pierre de Rossillon.

Le 9 décembre 1977, le Conseil municipal a donc décidé de choisir les armoiries de la famille de la Naz pour représenter Gaillard. Les deux familles étaient donc liées...

Mais les armoiries de la Naz ont l'avantage historique d'appartenir à une authentique famille de Gaillard, les Rossillon étant quant à eux originaires du Pays de Gex.

Pendant plusieurs mois, services municipaux et élus ont travaillé avec « le souhait de faire évoluer l'image de la ville pour être plus en phase avec la réalité, sans pour autant effacer l'histoire, ni nier l'identité ».

C'est le Conseil municipal qui, par délibération du 7 novembre 2022, a décidé de la nouvelle identité visuelle de la commune.

Le nouveau graphisme fait écho dans sa forme et sa structure à l'ancien blason. Le choix des couleurs repose sur un rappel historique pour le jaune, le rouge et le bleu en y ajoutant un vert d'eau moderne symbolisant la rivière Arve, un joyau naturel et identitaire. La police d'écriture est vivante, dynamique et représente la ville en mouvement.





Mairie de Gaillard
Cours de la République - BP 36
74240 Gaillard
04 50 39 76 30
mairie@gaillard.fr